

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

JEAN SOBIESKI

« Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean. »

Jean Sobieski et la race antique dont il était issu devaient leur gloire à ces guerres saintes que la Pologne n'a cessé de soutenir contre l'Islamisme; sentinelles avancées de l'Europe, la Pologne et les Polonais l'ont défendue contre la puissance ottomane, alors si redoutable, et Sobieski a couronné deux siècles de luttes sanglantes en repoussant loin de Vienne l'armée infidèle, et en posant aux rives du Danube des bornes que les descendants des Bajazet et des Soliman ne devaient plus franchir. Ce grand homme semble la personnification du peuple généreux qui lui donna une couronne en retour de ses exploits.

Sobieski sortait d'une famille chevaleresque. Son père, Jacques Sobieski, castellan de Cracovie, passa sa vie à défendre les frontières de la Pologne contre les Turcs; sa mère, Théophila Danilowiczowna, appartenait à une race qui s'était signalée par ses éclatantes victoires sur les Moscovites, ces autres ennemis de la catholique Pologne; une de ses aïeules avait recueilli de ses mains, sur le champ de bataille, le corps mutilé de son vaillant mari, et, sur le tombeau qu'elle lui éleva, elle écrivit ce vers de Virgile dans l'*Énéide*: « Quelque jour de ma cendre, un vengeur sortira. » — *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!* (Livre IV.)

Le vengeur naquit: ce fut Jean Sobieski.

Sa mère, Théophila, venait de soutenir un siège contre les Tartares, lorsqu'elle mit au monde, parmi les éclats d'une effroyable tempête, ce fils

qui prit au baptême le nom de Jean. C'était le 2 juin 1624.

Il reçut une éducation religieuse et mâle; il apprit sept ou huit langues; on lui rendit familiers les principes de l'art militaire, et son père s'appliqua à développer en lui le génie de l'éloquence parlementaire à laquelle il devait lui-même une partie de sa réputation. Le génie actif de Jean saisissait tout, et son intrépidité effrayait parfois son père, lorsqu'il le voyait, armé comme un ancien Sarmate, d'un arc et d'une hache, poursuivre dans les montagnes l'ours, le sanglier et le bison sauvage.

Le castellan, pour compléter l'éducation de ses deux fils, les envoya en France; ils accompagnaient l'ambassade qui venait solliciter pour le roi de Pologne Wladislas, la main de la princesse Marie de Gonzague. Madame de Motteville raconte, dans ses Mémoires, l'impression que la magnificence un peu sauvage de ces envoyés produisit sur la brillante cour d'Anne d'Autriche. Jean Sobieski passa en France quelques années; il servit dans les Mousquetaires rouges, et il fut distingué par le jeune Condé; ces deux héros s'aimèrent toute leur vie et correspondirent toujours ensemble.

Les malheurs de la patrie rappelèrent Sobieski; il revint en Pologne; il trouva son pays inondé par une armée de Cosaques, qui avait rallié à elle tous les serfs mécontents de l'Ukraine, de la Podolie, de la Lithuanie, augmentés d'une coalition féroce de Musulmans et de Grecs schismatiques, qui se livraient à tous les excès de la guerre et du fanatisme. La noblesse polonaise n'avait pu

résister à ces hordes cruelles. Varsovie est menacée; les deux fils de Sobieski arrivent au château paternel et embrassent les genoux de leur mère, en demandant sa bénédiction.

— Venez-vous pour nous venger ? dit-elle. Je ne vous reconnaitrais pas pour mes enfants si vous pouviez ressembler aux fugitifs de Pilawec !

Ils ne leur ressemblèrent pas. L'armée polonaise rencontre les Cosaques auprès de la petite ville de Lublin et, encore une fois, elle fléchit, lorsqu'un jeune homme, suivi de quelques nobles, s'élança au plus épais des rangs ennemis; les soldats, électrisés, le suivent; ils tiennent tête aux Barbares, et remportent un succès qui permet au roi de proposer à l'hetman des Cosaques une paix supportable. Ce jeune héros était Jean Sobieski.

Jean était entré dans la lice; il n'en sortit plus. Les Russes, les Suédois et les Cosaques menacèrent la Pologne orientale. Sobieski défendit les frontières; il remporta contre ces ennemis coalisés une série de victoires et il fut rangé, dans l'opinion publique, parmi les habiles capitaines de son temps. Mais ni la lance ni l'épée ne devaient sauver la Pologne; elle portait en elle-même un principe mortel par les divisions de sa noblesse et par les haines qu'excitaient, à chaque changement de règne, les prétentions de tous à cette couronne élective et non héréditaire. Malheureuse couronne, à laquelle les rois auraient pu dire, comme notre Charles V, à la sienne : « O précieuse couronne ! précieuse par le mystère de justice renfermé en toi, mais vide, » à cause du travail, des angoisses, des peines » de cœur et d'esprit, des périls de conscience » que tu donnes à ceux qui te portent ! »

Sobieski devait l'éprouver plus tard; en ce moment, de plus douces pensées remplissaient son cœur : il venait d'épouser une Française, Marie d'Arquien, veuve du palatin de Sandomir; il l'aimait uniquement; il l'aima toute sa vie, quoiqu'elle fût indigne de l'amour d'une âme aussi noble.

A peine marié, il dut ressaisir l'épée : les Turcs prenaient leurs dispositions pour subjuguier la Pologne; elle était seule, sans alliés, « mais, écrivait un contemporain, (André Salski), dans ce désastre, il nous reste Sobieski, » seul général auquel on ne puisse être agréable, » si on ne l'est aussi à Dieu, le seul qui sache » être prodigue de sa fortune comme de sa vie, » le seul à qui il soit arrivé de paraître à sa » patrie un plus sûr boulevard que des places » fortes et des armées ! »

Sobieski justifia ce magnifique éloge; il rassemble ses faibles troupes et se retranche dans le camp de Podacie, où il soutient dix-sept assauts, toujours repoussés; au dix-septième, il sort de ses retranchements, il descend en rase campagne; les paysans des environs arrivent, armés de faux; un combat furieux s'engage, les Turcs plient et

fuient loin du champ de bataille en y laissant vingt mille morts (1668). La paix fut la suite de cette victoire étonnante, accordée par Dieu à l'héroïsme de Sobieski et aux prières de la nation, qui ne quittait pas le pied des autels. Quand Sobieski vint rendre compte de sa campagne à la Diète, tous se levèrent et proclamèrent qu'il avait sauvé la Pologne. « Dieu nous a sauvés, » dit-il, Dieu seul ! Puisse-t-il maintenant nous » donner la modération et la concorde ! »

Une année après, le péril recommença; les Turcs revinrent, escortés des Cosaques, et, encore une fois, la petite armée de Sobieski fut le bouclier de son pays (1). Ses exploits, que l'on ne saurait ici raconter tout au long, tiennent du prodige; il délivra trente mille prisonniers polonais que les Musulmans traînaient en esclavage; il reprit un butin immense, et, sans cesse, alors que la Diète l'acclame, que l'Europe proclame miraculeuses toutes ses victoires, que les captifs délivrés baissent ses mains, il répète que Dieu seul mérite la gloire, et il remercie la bonté céleste qui lui a permis de compter dans sa vie de semblables journées.

Une dernière victoire sous les murs de Choczim couronna cette campagne. Sobieski était dans la plaine, les Turcs retranchés dans leur camp; un froid rigoureux, une neige épaisse accablaient les deux armées, mais Sobieski releva le courage de ses compagnons en leur disant : « Vous avez » souffert, mais les Turcs sont épuisés; ces » hommes d'Asie ne peuvent tenir aux vingt- » quatre heures qui viennent de s'écouler. Sui- » vez-moi, et, avant ce soir, vous logerez sous ces » tentes dorées. »

Sa promesse s'accomplit; quarante mille Turcs périrent dans une effroyable déroute. Sobieski s'empara de l'étendard donné par Mahomet IV à son pacha et il l'envoya au souverain-pontife. On dressa un autel sur le champ de bataille et un prêtre donna la bénédiction aux soldats vainqueurs du Croissant.

Cette série de triomphes désignait Sobieski pour le trône; il était vacant; deux prétendants s'offraient : l'un était Charles de Lorraine, dépouillé de ses États héréditaires par Louis XIII; il avait de grandes qualités; il était soutenu par l'Autriche; la France soutenait, elle, le duc de Neubourg; on hésitait, on était sur le point d'en venir aux armes... Sobieski s'avancit, précédé des trophées de Choczim qu'il apportait pour les offrir au roi élu; les peuples couraient au-devant de lui, les arcs de triomphe se dressaient sur son passage. Il entra au Sénat avec sa simplicité habituelle et lorsqu'on lui demanda quel serait l'objet de son vote, il répondit : « Le prince de Condé. »

(1) Nous avons consulté pour ce travail, la belle *Vie de Sobieski*, par Salvandy, et un petit ouvrage édité à Lille, par M. Lefort.

Le président de la Diète se leva alors. Dans un discours éloquent, il rejeta le duc de Neubourg, qui ne lui semblait pas de force à porter la couronne de Pologne; il rendit hommage au prince de Lorraine, ajoutant que la protection de l'Autriche le rendait suspect. Il continua : « Ce matin, je me suis humilié devant Dieu pour chercher des lumières au pied de la croix, sur une décision qui doit finir le deuil de mon pays. Je sais qu'en nommant Condé, je ne me préparais pas un remords. Sa renommée répond pour lui, et cependant ce grand homme n'aura pas mon suffrage. Nous devons avoir un chef, compagnon de nos travaux, citoyen de notre patrie; je demande qu'un Polonais règne sur la Pologne. »

« Parmi nous est un homme que le salut de la République, assuré dix fois par ses conseils et ses victoires, a déjà établi dans les respects du monde et dans les nôtres, comme le plus grand, le meilleur des fils de la Pologne... Rappelez-vous Podaice, Kalutz, Choczim surtout, et prenez pour roi Jean Sobieski ! »

Un long applaudissement suivit ces paroles; Seul, Sobieski protesta. Un nouvel orateur prit la parole et rappela, avec une ardente émotion, les services de Jean; toute la noblesse criait : « Nous aurons pour roi Jean Sobieski ! » Mais, à son tour, il monta à la tribune et il dit :

« Je m'oppose. Il ne serait pas digne de moi d'arriver au trône d'une manière furtive, à la nuit tombante, quand personne n'a eu le temps de se reconnaître dans une résolution si soudaine. Je demande qu'il ne soit pas passé outre, et, en le demandant, je déclare qu'à défaut d'une autre opposition, il y a mon veto. »

Il fallut céder à cette généreuse protestation; mais, le lendemain, Sobieski dut céder à son tour. Les suffrages furent comptés; ils étaient unanimes; l'évêque-régent parcourut les rangs des électeurs et demanda trois fois s'il y avait des oppositions; il ne reçut d'autre réponse que des vivats, et il proclama roi Jean III Sobieski. Le nouveau roi vint à Varsovie et, peu de jours après, il assistait, avec la reine Marie, à la procession de la Fête-Dieu. On portait devant lui soixante-six drapeaux ottomans, enlevés par Sobieski à Choczim. Quand le prêtre portant la Sainte-Eucharistie parut, ces drapeaux furent jetés à ses pieds et il les foula. Les assistants versèrent des larmes de joie.

Les premiers actes du nouveau roi furent des faveurs accordées à ses ennemis et aux rivaux de sa maison. Le calme intérieur régnait, mais les Turcs menaçaient toujours et, avant même d'être couronné, le roi Jean dut se mettre en campagne et défendre, pas à pas, la ligne du Borysthène. Il voulait la paix avec la Turquie et la Russie; mais ses efforts se voyaient contrariés sans cesse par les intrigues du parti autrichien. Toute l'Europe accusait l'empereur Léo-

pold des malheurs de la Pologne; il craignait de voir acquérir trop de pouvoir à ce glorieux voisin et il fomentait contre lui des complots à Constantinople, à Moscou, et au sein même de la Pologne. Ce prince, chef d'une nation chrétienne, préférait affaiblir, au profit d'une puissance infidèle, un prince catholique comme lui; mais Dieu, par un équitable dessein, permit que, peu d'années après, l'Autriche, menacée et tremblante, à la veille de tomber aux mains des Ottomans, fut sauvée par l'épée de ce Sobieski qu'elle aurait voulu désarmer.

Sobieski ne se découragea point, quoique ce royaume, qui venait de se donner à lui, fût menacé de rechef par une de ces armées turques qui recrutèrent, dans les profondeurs de l'Asie et de l'Afrique, leurs hordes innombrables, et, une fois de plus, combattant au cri de : *Vive Jésus!* il sauva sa patrie. Une série de victoires assura à la Pologne une paix de sept ans (1676).

Les Turcs, pendant ce laps de temps, laissèrent en paix leur ennemie; mais leur puissance qui, depuis deux siècles, se soutenait également formidable, tourna ailleurs ses vues; ce fut l'Autriche et son antique capitale qui devinrent, comme on le dit de nos jours, l'objectif des vainqueurs de Byzance. L'Autriche, isolée, n'avait point d'appuis, point d'alliés; il ne lui restait qu'un seul espoir : le roi Jean, et l'Autriche l'implora.

A cette nouvelle, Mahomet IV renouvela à Sobieski ses promesses d'alliance et d'amitié, mais le Saint-Siège appuya les sollicitations de l'Empire, et Sobieski fut docile à la voix du Père des fidèles, qui répondait d'ailleurs aux sentiments intimes de son âme. Il conclut un traité avec l'Empereur, repoussant toute clause favorable à sa maison, ne demandant de témoignages de gratitude et d'amitié que pour la Pologne et sollicitant surtout une union définitive contre l'islamisme qu'il eût voulu à jamais refouler en Asie.

Pendant ces préliminaires et les préparatifs de guerre de la Pologne, les Turcs s'avançaient au cœur de l'Empire et mettaient le siège devant Vienne. L'Empereur et sa cour avaient fui, l'abandonnant à sa destinée. Le duc de Lorraine et quelques gentilshommes étaient restés et organisaient la défense; les habitants étaient épouvantés à la vue de cette multitude d'ennemis qui les pressaient de toutes parts, de ce camp immense, de cette seconde ville qui serrait leur ville, et dont les canons répandaient sur Vienne l'incendie et la mort.

Sobieski s'app préparait. Pour lever et soutenir son armée, il n'avait eu d'autres ressources que les subsides du Saint-Siège et ses propres revenus; enfin, il se mit en marche, donnant à ses capitaines pour mot d'ordre : *Sous les murs de Vienne!*

Quand on sut que le roi Jean venait, tout

s'émut ; les populations se jetaient sur son passage ; ce fut dans toute l'Allemagne une joie inouïe ; on se croyait sauvé du joug des Ottomans parce que Jean Sobieski arrivait.

Vienne était aux abois et ne pouvait plus tenir que trois jours ; le Saint-Sacrement était exposé dans toutes les églises de l'Europe. A la fin du deuxième jour, la sentinelle qui veillait au haut de la tour de Saint-Étienne poussa un cri de joie : elle avait distingué, sur les collines qui entourent la ville, les hulans polonais, si redoutés des Infidèles. Le salut arrivait.

Le comte de Staremberg, gouverneur de Vienne, envoya saluer le roi Jean avec ces mots :

— *Pas de temps à perdre !*

— *Pas de périls à redouter !* répartit gaiement le monarque.

Il campa sur le mont Kahlenberg qui domine Vienne ; il voyait à ses pieds la ville fumante et à demi-démantelée, le camp des assiégeants avec ses tentes superbes et ses lignes profondes.

Le matin du 12 septembre se leva : Sobieski entendit la messe, le visage contre terre et les bras en croix ; il communia, puis il arma chevalier son fils Jacques, âgé de seize ans. Il monta à cheval et dit en montrant le camp des Turcs :

— *Marchons ! Dieu nous assistera !*

L'armée chrétienne descendit les rampes de la colline comme un formidable torrent, écrasant les Turcs qui essayaient de s'opposer à son passage. Ils plièrent, et les Polonais arrivèrent aux glaciés du camp ; ils virent de loin le grand vizir, Kara-Mustapha, assis sous son pavillon de soie pourpre et prenant le café ; il voulait rassurer ses troupes par cette apparente tranquillité, mais le temps du repos n'était plus : la mort accourait.

Dès que Sobieski eut entrevu le vizir, il donna le signal de l'attaque. Il marche, il court, il vole, il renverse ces masses désordonnées ; on l'entend crier d'une voix éclatante : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam !*

L'ennemi le reconnaît et recule ; une éclipse de lune survient au même instant ; le Croissant pâlit ; les Turcs fuient, le vizir n'essaie plus de les rallier ; il fuit à son tour... l'armée musulmane n'est plus. Le roi de Pologne plante son étendard au milieu du camp turc et envoie à la reine l'étrier d'or de Kara-Mustapha qu'un esclave lui avait apporté, en lui faisant dire que celui qui se servit de cet étrier était vaincu. Le vainqueur dormit sous un arbre ; le lendemain, il entra

dans Vienne délivrée, au milieu des transports du peuple qui baisait ses pieds et ses mains ; il entendit le *Te Deum* dans la cathédrale de Saint-Étienne ; il y assista prosterné. Un prédicateur monta en chaire et prêcha sur ce texte : *Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean.*

Le roi envoya l'étendard du vizir au Souverain-Pontife, avec ces mots, plus beaux que ceux de César : *Je suis venu, j'ai vu, Dieu a vaincu.* Il prit pour lui le lit et la tente du vizir, et une image de la Sainte Vierge qu'il avait trouvée dans le camp et qu'il garda toute sa vie. Les Viennois et les Polonais se partagèrent les immenses dépouilles des Musulmans ; l'archevêque Colonitz demanda, pour sa part de butin, six cents enfants turcs, abandonnés par leurs pères ou leurs maîtres. Il les recueillit, les nourrit et les éleva dans la vraie foi (1686).

Sobieski revint en Pologne, laissant l'Autriche délivrée ; il rapportait une réputation incomparable, mais une santé profondément ébranlée, et les dernières années de ce héros furent pleines de tristesse. Autour de lui s'agitaient des factions qui se disputaient son héritage avant même qu'il fût descendu au tombeau ; sa famille était divisée par la prédilection ostensible de la reine Marie pour son second fils ; jusqu'au sein du Sénat, Sobieski trouva des ennemis et des contradicteurs, et à propos des subsides qu'il réclamait pour l'entretien de l'armée, il fut outragé ; le vainqueur de Choczim et de Lublin fut traité d'ennemi de la patrie ! L'éloquence de sa réponse, tout empreinte d'une profonde douleur, imposa silence à ses ennemis.

Il profita des dernières lueurs de vie qui lui restaient pour éloigner encore une fois les Turcs des frontières ; il s'occupa à tout pacifier autour de lui et il se préparait en même temps à la mort.

Le 17 juin 1696, anniversaire de sa naissance et de son élection, il entendit la messe, en se plaignant de ne pouvoir communier, parce qu'il n'était pas à jeun ; une attaque d'apoplexie le surprit vers le soir ; il se confessa et expira, comme il était né, au milieu du fracas d'une tempête.

Ainsi mourut ce héros chrétien, et avec lui mourut la Pologne. Depuis ce temps, elle n'a plus compté parmi les nations. La famille de Sobieski s'éteignit promptement et sa dernière héritière, Clémentine Sobieska, porta en dot au rejeton des Stuarts, au prince Charles-Edouard, les richesses conquises sur le grand vizir. M. B.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

RÉMINISCENCES

PAR MADAME CRAVEN

Les plus remarquables qualités de madame Craven se retrouvent toutes dans ce nouvel ouvrage. Sa foi, éclairée et profonde, son goût pour la nature, qui ne l'empêche pas d'aimer le monde, et d'en voir les côtés bons et brillants, sa mémoire, miroir fidèle où les images du passé se reflètent avec une vérité et une vie admirables, son enthousiasme, tempéré par l'expérience et la raison, et, enfin, son style correct, limpide et coloré sans l'être trop. Dans ce nouveau travail, elle n'a donné aucune part à l'imagination, ces pages sont des *réminiscences* du passé; elle décrit et raconte ce qu'elle a vu dans les deux pays qu'elle connaît le mieux, l'Italie et l'Angleterre, et dans cette société d'élite où elle a compté de nombreux amis. Nous la suivrons dans ses excursions si animées et si intéressantes.

D'abord, elle défend l'Angleterre des accusations dont elle est souvent l'objet, la *triste Angleterre*, la *brumeuse Angleterre*. Madame Craven dit, et non sans raison : « Nous maintenant qu'en dépit de ses brouillards, de son charbon de terre et de son climat rude et ingrat, l'Angleterre n'est point dépourvue de charmes extérieurs, même là où la mer et les montagnes ne lui donnent pas cette beauté exceptionnelle qui appartient à quelques-uns de ses paysages, et nous disons de même que, lorsqu'on connaît bien la société anglaise, lorsqu'on est admis dans l'intérieur de ces demeures, parfois si somptueuses, toujours si hospitalières, et, sans exception, si confortables, on modifie bien vite la plupart des opinions qu'on y apporte, et même les premières impressions qu'on y reçoit.

» Au premier abord, en effet, la froideur, la réserve, une sorte de timidité qui résiste chez les Anglais, à l'âge, et parfois les accompagne jusqu'à la fin de la vie; certaines habitudes universelles, certains goûts que tous semblent posséder au même degré, tout cela fait penser qu'ils se ressemblent tous. Mais lorsqu'on vit davantage au milieu d'eux, lorsqu'on commence à les bien connaître, on s'aperçoit, au contraire, qu'il n'est pas un lieu de la terre où

» les individualités soient plus tranchées et plus diverses; on découvre qu'en Angleterre, personne ne ressemble à personne, et que c'est le pays par excellence de l'originalité. »

Ces remarques paraîtront très justes à ceux qui connaissent un peu l'Angleterre et les Anglais.

Nous choisirons dans ces belles pages celles que madame Craven a consacrées à la mémoire d'une amie, avec laquelle, on le sent, elle fut en profonde sympathie. Lady Ellesmere était sœur de deux hommes célèbres par leur esprit et leur élégance, Charles Greville et Gustave Greville; elle était leur sœur unique, mais elle leur ressemblait peu. « Ce qui frappait en elle beaucoup plus encore que sa beauté, c'était la simplicité, la sincérité, la grandeur d'un caractère qui, au milieu du monde, l'avait maintenue étrangère au monde. Elle traversait les somptuosités et les frivolités de la société anglaise, sans même s'apercevoir que d'autres y étaient sensibles, et semblait ignorer le cercle élégant et futile où le rang, la fortune et la mode lui marquaient sa place, tant elle avait toujours su vivre au-dessus de lui... Bien différente de son frère aîné, elle avait des convictions religieuses fermes, profondes, et c'était sur la base chrétienne la plus solide que reposaient les vertus de son âme et les qualités de son caractère. C'était à cette source qu'étaient puisés l'intérêt suivi et attentif qu'elle apportait à toutes les questions qui se rapportaient à la charité, ainsi que l'activité et la persévérance avec lesquelles elle s'efforçait de communiquer avec tous ceux dont le zèle pour le progrès moral et matériel des classes populaires avait pris un essor nouveau et inconnu jusqu'alors. De là naissait aussi une absence de vanité que, vu sa position, quelques-uns trouvaient excessive, mais dont rien ne put la corriger. Le temps lui semblait court pour tout ce qu'on a à faire de sa vie, et à l'opposé de ce qui arrive ordinairement, on peut dire que son attention s'enfuyait dès qu'on cherchait à la fixer sur des objets futiles... Vivre hors du monde, en présence des œuvres du Créateur, tel était son véritable, son unique plaisir. Là où des yeux inattentifs ou indifférents ne voyaient rien, elle trouvait mille choses à regarder avec admiration et transport, et la vie à la campagne était pour

» elle une source inépuisable de jouissances. Assurément, toutes les somptuosités imaginables étaient à sa disposition lorsqu'elle était à Londres, et cependant elle avait une hâte incessante d'en sortir, et lorsque son devoir ne l'y retint plus, elle n'y revint jamais. »

Il y eut dans la vie de lord et lady Ellesmere une belle action, ou plutôt une série de belles actions, que ce goût pour la nature rend plus admirables encore. Ils héritèrent, en 1832, de l'immense fortune du duc de Bridgewater, leur oncle, et dans cet héritage se trouvait une terre située près de Manchester, dans un paysage triste, un lieu froid et humide, et où l'horizon était sans cesse obscurci par les noires fumées des manufactures de la ville industrielle,

« Je ne crois pas, écrivait lord Ellesmere à sa femme, qu'aucune considération imaginable puisse vous décider à vivre dans cette localité. Le climat, les routes, la fumée, tout s'y oppose ; mais en sachant s'occuper, on pourrait, je crois, y passer trois semaines de temps en temps, d'une façon supportable.

» En un mot, faire en ce lieu beaucoup de bien et y vivre le moins possible, tels furent d'abord ses projets et ceux de sa femme. Celle-ci explora le pays, elle visita les villages et les hameaux : les soins matériels manquaient aux pauvres, et les secours religieux encore davantage ; les moyens d'instruction étaient presque nuls pour tous. Elle recueillit tous ces faits, et une grave détermination se forma dans son esprit.

» Elle dit à son mari, qui parlait de son départ prochain :

« — Vous avez raison, le pays est triste, le climat est mauvais ; nous allons partir, soit ; mais ce sera pour y revenir bientôt, et, si vous voulez mentendre, ce sera pour y rester et y faire notre demeure habituelle. »

« Son mari la comprit, car le mot *devoir* rendait exactement le même son dans leurs deux âmes.

» Cette terre négligée, il fallait y demeurer ; cette habitation insuffisante, il fallait la remplacer par une autre ; ces villages abandonnés, il fallait y apporter tous les secours de l'âme et du corps ; il fallait que tous, jusqu'aux derniers, eussent leur part des bienfaits que la richesse peut répandre, puisque, aujourd'hui, cette richesse est entre leurs mains. Mais, avant tout, et quels que pussent être pour eux-mêmes les inconvénients du climat et du site, il fallait ne plus les quitter : le bien ne pouvant se faire qu'en demeurant au milieu d'eux.

» Ce programme fut accompli de point en point. Au bout de quelques années, on ne pouvait plus trouver la moindre trace d'abandon et de misère ; les *collages*, rebâti avec soin et presque avec luxe, donnaient au paysage l'aspect le plus riant ; les écoles, les cercles pour

» les ouvriers, les bibliothèques belles et nombreuses étaient multipliés ; et près du château, devenu somptueux, s'élevait une église plus belle encore... Et, chose étrange de notre temps, tant de bienfaits susciterent une vive reconnaissance : les bienfaiteurs furent aimés.

« ... L'heureuse union de lord et de lady Ellesmere dura trente ans ; ce fut elle qui dut survivre à celui qui lui avait donné tout ce que peut rêver l'ambition du cœur, la seule qu'elle eût jamais connue. Sa douleur fut calme, ferme, courageuse, sans paroles. Elle se livra sans contrainte, désormais, au penchant qui l'éloignait du monde. Elle était dans cette disposition qu'il faudrait envier si elle ne s'achetait si cher, où la vie ne reçoit plus de lumière que du côté ouvert sur le grand avenir. Elle était changée au delà de ce que comportent les années : sa beauté était détruite, sa santé véritablement affaiblie. Elle succomba enfin, et les médecins déclarèrent qu'elle était morte parce qu'il lui avait manqué le désir de vivre. »

Nous avons dû abrégier le noble récit de cette noble vie, mais nous espérons que nos lectrices en jouiront dans le livre de madame Craven. Passant d'Angleterre en Italie, elle décrit, avec toute son âme et sa foi, quelques-unes des cérémonies de la Semaine-Sainte, et j'emprunterai, à ces descriptions de la Ville Sainte, une de ces pages de philosophie religieuse où excelle la plume qui a tracé le *Récit d'une Sœur* :

« Si toute cette splendeur de la nature et des arts, si tout le bonheur de la vie que cette splendeur complète et embellit, si tout cela n'était point l'ombre de réalités mille fois plus belles encore, si le transport que ces choses font ressentir n'était pas une promesse assurée et indubitable ; si enfin, après en avoir joui, tout était dit, alors et la jeunesse, et le bonheur et la tendresse, et la beauté de la nature, et celle des corps, même celle des âmes ne seraient que de vaines et cruelles illusions. Il faudrait, en ce cas, les redouter, ces joies précieuses et divines, et les fuir comme ces fleuves de Babylone qui représentent, selon saint Augustin « tout ce qu'on aime et qui passe ». Mais, heureusement, il n'est qu'une seule chose qui passe véritablement, c'est le mal et l'attrait dont il se pare, le mal qui entraînera hors de la béatitude les bonheurs humains auxquels il se mêle... »

Des pages navrantes succèdent à ces pages mélancoliques. Madame Craven a traduit de l'italien le Journal des derniers jours d'un enfant ; et cette voix de Rachel, pleurant sa fille, pénétrera dans le cœur de toutes les mères. Un travail sur la *Charité à Naples*, très intéressant et très curieux, et plein d'édifiants exemples, succède au récit de la vie et de la mort de Lina ; ajoutons que la mère désolée de Lina est devenue la mère

de tous les pauvres de Naples et que, pendant les épidémies de choléra, elle a donné l'exemple de la plus héroïque charité. Elle a raconté elle-même l'histoire des antiques et charitables fondations de Naples, où se retrouvent tant de noms historiques et tant de traits admirables; ce n'est plus la ville de plaisir, la molle Parthénopée assise aux bords de la mer bleue que l'on trouve là, c'est la ville chrétienne et ardente dans sa charité comme dans sa foi.

Les pages d'un Journal, écrit par madame Craven et datées d'une belle vallée près de Salerne, terminent ce volume. Est-il besoin de le recommander à nos lectrices? Le nom seul de l'auteur suffit ici (1). M. B.

LES PERVENCHES

Poésies

PAR M. G. GOURDON.

Charmant volume, bijou typographique, cadre d'or enfermant de beaux vers, tous différents dans leur inspiration, mais tous semblables par la fermeté de l'allure, la grâce du rythme et l'élégante facilité avec laquelle se déroule la pensée. Le poète a traité des sujets divers; sa *légende de Noël* est bien touchante et respire la foi; les *trois chefs-d'œuvre* forment un petit poème plein d'âme et de flamme; nous en citerons les dernières strophes, consacrées à la *Chanson de Roland*, ce chant de nos aïeux, dont l'auteur est resté inconnu :

Vendu par Ganelon, surpris par les païens,
Roland à Roncevaux, près des barons chrétiens,
Est mort sans rendre son épée;
Et pour qu'un tel malheur et qu'un pareil forfait
Devinssent immortels, un vieux barde en a fait
Une incomparable épopée!

Un peuple entier combat et chante dans ses vers
Et parfois on entend sangloter au travers
L'âme de la France meurtrie;
Et jamais sous le ciel on n'a si loin porté
Honneur et foi, jamais on n'a tant exalté
Le culte saint de la patrie!

O toi, qui des plus grands surpasses les succès,
Dis-nous, dis-nous ton nom, vieil Homère français,
Qu'il soit répété d'âge en âge!
Hélas! répond l'histoire, éphémère grandeur :
Ce livre est immortel. Mais quel en est l'auteur?...
Le nom manque au bas de la page.

La corde d'airain de la lyre résonne bien, on le voit, sous la main du poète, mais il en a de plus douces; nous citerons volontiers ce pieux sonnet :

JÉSUS ET LA SAMARITAINE

Le soir tombait des monts. — Au bord d'une fontaine
Jésus se reposait, fatigué du chemin,
Quand, l'urne sur l'épaule, une Samaritaine
Vint pour puiser de l'eau du village voisin.

(1) Chez Didier, quai des Augustins, 35. — Un beau volume in-8°, 7 fr. 50 c.

Jésus demande à boire, et, tendant l'urne pleine,
La femme dit : « Buvez ! » Alors, levant la main,
Le Fils de Dieu reprit : « Je sais une eau plus saine
Dont la source jaillit toujours vive et sans fin.

Si, connaissant le don de Dieu, vous pouviez croire,
Au lieu de me l'offrir, vous en voudriez boire,
Et la source éternelle en jaillirait en vous. »

Pendant qu'à flots coulait le miel de sa parole,
Le couchant sur son front mettait une auréole,
Et la Samaritaine était à ses genoux.

On pourrait beaucoup citer, et l'*Alouette* et le *Désespéré* et bien d'autres poésies gracieuses, alertes, quelquefois graves et fortes, mais nous ne voulons pas égrener cette grappe charmante; nous n'avons voulu que recommander un recueil choisi (c'est presque dire exquis) à nos lectrices (1).

LE SECRET DE LAURENT

PAR MADAME DE STOLZ (2)

Nous retrouvons dans cet aimable livre les rares qualités de l'auteur, et ce mélange de finesse et de bonhomie qui donne à ses ouvrages un charme particulier; on sent trop fréquemment, dans les écrits contemporains, l'effort, la prétention; l'une vise à l'esprit, l'autre à la vigueur, une autre à la délicatesse de sentiment et d'expression; madame de Stolz ne prétend à rien, et elle arrive, car elle possède les dons naturels qui établissent un courant de sympathie entre l'auteur et le lecteur. *Le Secret de Laurent* est un très bon livre à lire, et très bon à répandre

M. B.

L'ART DE PARLER

PAR M. ANTONIN RONDELET (3)

Nous n'avons pas besoin d'apprendre le nom ni de recommander les écrits de M. Antonin Rondelet à nos lectrices : elles connaissent comme nous depuis longtemps cet auteur qui sait prêter aux sévérités de la philosophie les grâces plus particulièrement réservées à la littérature.

Nous avons dit ici, il y a deux années, quelques mots d'un livre intitulé : *L'Art d'écrire*. Nous avions jugé qu'il pouvait être utile aux femmes, auxquelles, depuis madame de Sévigné, on demande beaucoup en fait de style, et surtout de style épistolaire. Nous avons su depuis, par le témoignage de plusieurs de nos abonnées, quels précieux conseils elles avaient trouvés dans ce volume, et combien il leur avait été utile pour

(1) Chez Louis Bouton, rue Crébillon, 1. — Édition de luxe. Prix, 3 fr. 50 c.

(2) Collection Hachette (bibliothèque rose). — Volume illustré. — Prix, 2 fr. 25 c.

(3) Volume in-8°. — Librairie Louis Vivès, rue Delambre, 13, Paris. — Prix, 6 fr.

acquérir une vue claire de leurs pensées et une pleine possession de la langue.

L'Art de parler est loin de les concerner aussi directement, et il faut bien reconnaître, sans vouloir faire ici aucune méchante plaisanterie, que ce talent leur est beaucoup plus naturel qu'aux hommes. Il est plus d'un père de famille qui voudrait pouvoir transporter à son fils la grâce et l'élégance de diction de sa fille, cette aisance et cette facilité que l'on n'acquiert pas toujours dans l'enseignement des collèges.

L'Art de parler est destiné à la seconde adolescence, à celle qui a jour et entrée sur la vie. Il a pour but d'apprendre aux jeunes hommes le moyen d'utiliser, par le discours, les connaissances qu'ils ont acquises et de les mettre en jeu par une improvisation sûre d'elle-même. C'est aux mères et aux sœurs à se demander, dans leur tendresse, si elles n'ont point dans leur famille quelque frère ou quelque fils, à qui une pareille lecture puisse profiter.

CONSEILS

UNE VERTU DE L'ANCIEN RÉGIME

Que n'emprunte-t-on pas, de nos jours, aux jours passés ? à Henri II, à Louis XIII, à Louis XIV, à Louis XV, on emprunte les meubles, les sculptures ; à Louis XVI, les jolies étoffes à rayures fleuries et les paniers, et la forme des vêtements ; on se replie tant que l'on peut vers les siècles écoulés pour copier leurs arts et leurs inventions ; mais les qualités morales de ces temps lointains, on ne s'en soucie guère.

Parmi ces vertus, presque disparues des foyers de France, il en est une, aussi antique que l'humanité, que la Bible et qu'Homère, le respect envers les parents, les vieillards, l'autorité divine et humaine, ce respect traditionnel que nos aïeux conservaient au milieu des erreurs, des défauts, des vices même, auxquelles les générations passées n'ont pas échappé, robuste pilier qui a soutenu la société, et qu'on ébranle de toutes parts aujourd'hui.

Le respect envers Dieu et sa loi, nous en avons parlé bien des fois : le respect envers l'autorité civile confine à des questions délicates que nous ne pouvons ni ne voulons toucher ; parlons seulement du respect dans la famille, envers les vieux parents, que les jeunes gens, et souvent, hélas ! les jeunes femmes, les jeunes filles, considèrent comme un ennuyeux et onéreux fardeau.

Il nous est venu, il y a quelques années, une lettre d'une de ces amies inconnues auxquelles s'adressent un livre ou un journal ; elle confiait librement ses peines, et voici un passage où elle raconte d'une manière simple et pénétrante les douleurs de la vieillesse et de la maternité méprisées et abaissées :

« J'ai perdu mon mari, et, dans ma solitude, j'ai cru devoir chercher asile et protection auprès de mon fils aîné ; mais là, j'ai trouvé la domination la plus rigoureuse dans ma belle-fille, une femme de la jeune école, et je vous assure, madame, qu'après avoir commandé et avoir été obéie, il faut un certain temps pour redevenir petite, obéissante, s'entendre imposer silence en présence de ses petits-enfants, qui, à leur tour, ne se gênent pas pour employer envers vous le ton et les expressions les plus inconvenantes, telles enfin qu'on n'oserait s'en servir avec les domestiques... Vous écrivez dans le but de moraliser les jeunes filles, croyez-moi, madame, inspirez-leur le respect pour la vieillesse, l'amour et le dévouement pour la famille ; elles sont appelées à devenir belles-filles, puis belles-mères, c'est là où la justice de Dieu les atteindra, je le crains... »

Cette triste peinture ne s'applique pas, Dieu merci, à la majorité des familles françaises ; il est des contrées chrétiennes, il est des races bénies où le respect pour les cheveux blancs, les égards tendres pour l'âge avancé, n'ont pas disparu ; mais dans combien d'autres les erreurs modernes, les mœurs américaines n'ont-elles pas prévalu ? Car on le sait, dans la famille des États-Unis, seuls, le mari et la femme comptent ; les parents, d'après le Code social, les grands parents n'ont pas de voix au conseil et bien peu de droit aux attentions et aux respects. Ils gênent, on les laisse de côté ; ils oseraient se plaindre, on ne les écouterait guère ; ils demanderaient quelques visites, quelques marques d'attention, on les fuirait. Avec le *sans-gêne* actuel, le besoin de liberté, la haine de tout conseil et de toute critique, les familles françaises en arriveraient là bien vite, les enfants gâtés, auxquels on a tout

permis, tout passé, ne se généraient pas pour déclarer que bon papa est bien *assommant*, que bonne maman est *impossible*, et que le respect est de l'*ancien jeu* ! C'est une pente très rapide sur laquelle il ne faut pas se risquer, car au bas est un abîme où se perd tout ce qui est sacré sur la terre, — la vénération, la reconnaissance, la tendresse, anneaux chéris qui lient les uns aux autres ceux qui ont le même sang et qui portent le même nom.

Rétrograder vers les temps passés serait aussi impossible qu'inutile ; le temps est loin où le marquis de Mirabeau disait en parlant de son père, le vaillant soldat : — Je n'ai jamais touché la chair de cet homme vénérable ! Et Montaigne raconte que le maréchal de Montluc regrettait amèrement d'avoir trop éloigné de lui, à force de sévérité et de froideur, son fils unique, qui mourut à la guerre et fut regretté de tous. Nous ne pouvons désirer le retour de cet austère décorum qui bannissait jusqu'aux marques les plus permises de l'affection ; mais ce que nous voudrions revoir, dans toutes les maisons françaises et chrétiennes, c'est le respect tendre, attentif, patient pour les vieillards, pour cet aïeul qui est peut être, par son travail, le premier auteur de la fortune dont on jouit aujourd'hui, pour cette grand'mère, qui, sous la neige, a encore une âme avide de tendresse, pour les vieux parents malheureux, maltraités par le sort, et qu'on ne rebute qu'en

s'abaissant soi-même. L'exemple doit venir aux petits enfants de la génération intermédiaire. Si l'enfant voit son père respectueux et déferent envers son aïeul, il le respectera à son tour : ce sentiment élevé et généreux l'emportera sur les mauvais exemples que le monde pourra lui offrir, et les sentiments délicats s'engendreront les uns les autres ; l'enfant respectueux deviendra doux, policé, et n'infligera pas à sa mère ces peines cruelles qui oppressent en secret tant de cœurs. L'exemple est contagieux pour le bien et pour le mal.

Puis-je aller autrement que ne va ma famille,

peut dire l'enfant insolent, et, de même, l'enfant qui a puisé au foyer les vieilles et saintes traditions chrétiennes et françaises.

Conclusion : Il faut se défendre de l'esprit du siècle : la moquerie française, les caricatures, les vaudevilles, les petits journaux, se sont attaqués aux sentiments les plus purs pour les ridiculiser. La sensibilité est démodée, le patriotisme est une *blague*, le respect, une vieille formule, digne d'inspirer M. Prud'homme ; œuvre digne de l'enfer que celle de ces beaux esprits, journalistes ou faiseurs d'opérettes qui ont fait rire, dans leurs feuilles avilies ou sur leurs misérables tréteaux, de tout ce qui relève la nature humaine. De même qu'on fuit la peste, fuyons tout ce qui abaisse et abêtit. M. B.

LA PIÈCE D'OR

(SUITE ET FIN)

III

Un certain sir Harry fit son entrée sur ces entrefaites au château de Rutland. Riche et de haut lignage, il était à marier ; c'était assez pour que la mère de famille s'intéressât à ses moindres faits et gestes. Or, sir Harry aimait aller fumer son cigare dans notre sentier favori et il lui arriva plus d'une fois d'y rencontrer ma petite protectrice. Chaque fois il regarda le joli visage émergeant de la vieille robe noire, avec une attention qui fit monter la rougeur du malaise aux joues de Lucy.

Cette dernière avait beau changer de voie comme un lièvre poursuivi par les chiens, sir Harry évenait toujours ses nouvelles brisées et l'accablait de plus belle de ses sots compliments.

L'affaire parvint aux oreilles de madame Rutland qui vengea sa déconvenue sur l'innocente enfant. Je ne sais de quelles noires manœuvres elle l'accusa, quels amers reproches elle fit pleuvoir sur elle pendant une longue heure de tête-à-tête, mais, ce soir-là, quand je fis mon entrée au milieu des enfants, une balle dans la main, à l'intention de Jack, le plus jeune et le moins scélérat de la bande, je constatai, pour la première fois, sur le front de Lucy, les signes d'une violente tempête intérieure. Je ne confierai certes pas au papier les réflexions que je fis à la vue de ce pauvre visage gonflé et rougi par les larmes.

« Allons, allons Lucy ! m'écriai-je, tandis que la bonne était absorbée dans le règlement d'une dispute née du fait que le cousin Guy n'avait pas apporté à chacun de nouveaux joujoux, comme il l'avait fait pour Jack. — Qu'est devenue votre phi-

losophie habituelle? Vous aurez mauvaise grâce à me prêcher dorénavant, si vous me donnez un aussi mauvais exemple. »

Lucy ne répondit pas et demeura, le regard perdu dans la direction du foyer. La blessure était profonde cette fois. Ah! sir Harry et vous madame Rutland, quel plaisir j'aurais éprouvé à briser, l'une contre l'autre, vos deux vilaines têtes!

« Lucy, repris-je, vous avez en tout cas un ami, impuissant peut-être à faire beaucoup pour vous, mais qui vous est tout dévoué. »

Elle répondit par un des petits hochements de tête qui lui étaient particuliers. Celui-ci pouvait se traduire : — Je le sais, mais en ce moment il m'est impossible de parler.

Peu à peu, toutefois, elle se remit assez pour être en état de se rapprocher de la table et de prendre quelque nourriture, pendant que je raccommmodais un arc appartenant à Tom, le chef de cette bande de forcenés, un gueux sans foi ni loi que j'amadouais à force de largesses et de concessions.

A deux jours de là, j'éprouvai une violente démangeaison d'épousseter de ma cravache les épaules du jeune *gentleman* en question. Tom s'était levé le matin avec le projet de jouer un mauvais tour à la pauvre Lucy. Il s'était d'abord emparé des béquilles de la malheureuse, et, après avoir fait quelques tours dans la chambre en imitant sa démarche incertaine, il les avait emportées triomphalement sans se soucier des supplications qu'elle lui adressait, et puis les avait mises en pièces au moyen d'une hache. Lucy s'était donc trouvée condamnée à l'immobilité, au fond de ce repaire d'où elle contemplait d'un œil d'envie, derrière les vitres, la campagne éclairée alors par un soleil radieux. Tom vit sa patience sans en être ému. Mais pourquoi parler de Tom? Une autre cervelle que la sienne avait dû imaginer, je le pensai alors et ne puis m'empêcher de le croire encore à présent, ce cruel moyen de retenir en cage l'innoffensive oiselle.

Elle languissait dans sa prison : hélas! qui s'en inquiétait? La vieille bonne, certes, blâmait le procédé, et témoignait à la recluse plus d'intérêt que d'habitude; je ne me hasarderai pas toutefois à déterminer quelle part revenait de cette tendresse à l'influence des pourboires qui passaient de ma main dans la sienne. La pièce d'or bien entendu servait à toutes ces largesses. Cette bienheureuse pièce! elle suffisait à tout.

Une autre amie encore restait à Lucy. C'était lady Thornton, celle dont la bienveillance m'avait, sans s'en douter, procuré de l'argent de poche pour le temps de mon séjour au château de Rutland. J'avais fait tous mes efforts en vue de conquérir l'amitié de la vieille dame; cette aimable douairière me plaisait fort. Elle vint à peu de temps de là inviter les Rutland et leurs hôtes, grands et petits, jeunes et vieux, à une fête qu'elle

donnait dans sa maison située à quelques milles de distance. Le hasard voulut que je fusse seul au salon quand elle arriva, et j'en profitai pour la mettre au courant de l'affaire des béquilles.

« Ah! le méchant garçon! s'écria-t-elle. Le petit monstre! Il faut qu'elle ait d'autres béquilles avant ma soirée. »

« Je crois bien qu'il le faut! » répliquai-je avec chaleur.

Lady Thornton releva brusquement la tête, ce qui fit bondir son triple menton d'une façon tout à fait originale; et, braquant sur moi son binocle :

« Ah bah! fit-elle. D'où vient donc, jeune homme, que vous prenez tant d'intérêt à ce qui concerne Lucy Ray? »

— Oh! Lucy et moi, nous sommes bons amis, répondis-je avec un sourire.

— Lucy et vous! répéta-t-elle. Dites donc, mon cher, savez-vous que mademoiselle Ray a dix-huit ans?

— C'est bien possible. Je n'entends rien à l'âge des petites filles.

— Mais Lucy n'est pas une petite fille, monsieur; Lucy est une femme, je vous le répète. »

Lucy Ray une femme! Je ne pus m'empêcher de rire. Quoi? Ma petite bienfaitrice, ma petite mère, une femme! Allons donc! Je dus prodigieusement scandaliser lady Thornton par l'irrévérence avec laquelle j'accueillis sa déclaration.

Rutland fit son entrée fort à propos pour sauver la situation. Mais, ce jour-là, il m'arriva plus d'une fois d'éclater de rire tout seul, au souvenir de la mirifique prétention de lady Thornton : Lucy Ray une femme! Quelle bonne folie!

Huit jours avant la fête, se produisit un singulier événement, qui mit toutes les têtes à l'envers. On délibéra longuement pour tâcher d'en découvrir la clef. Quelque chose d'extraordinaire était arrivé de Londres au château, et ce quelque chose était une grande boîte adressée à mademoiselle Ray. On l'avait ouverte avec une curiosité facile à imaginer, et on y avait trouvé une paire de béquilles. Mais quelles béquilles, grand Dieu! Légères, soignées, élégantes, une œuvre d'art dans leur genre : monture en écaille incrustée d'argent avec de mignons coussinets de velours brodé! Les aînés de la maison restèrent pétrifiés.

Qui envoie cela? Tel était le refrain répété par toutes les lèvres. Qui donc en effet, hors du château, avait jamais entendu parler de Lucy?

Ces béquilles étaient des objets de prix. La conclusion à laquelle on devait forcément arriver, je l'avais devinée d'avance : à l'unanimité, Sir Harry fut désigné comme le coupable. C'était un trait empoisonné que chacun emportait dans son flanc, et moi, je me frottai les mains de joie.

Tout bien considéré, il fut convenu qu'on laisserait Lucy ignorer l'existence de ce mystérieux

présent. Il ne pouvait que lui remplir la cervelle d'idées saugrenues. La pauvre enfant continua donc, en dépit de l'arrivée de ses magnifiques béquilles, à garder la chambre. La boîte et son contenu furent cachés dans un coin, et le secret de l'aventure soigneusement gardé.

J'attendis vainement plusieurs jours que les conspirateurs arrivassent à résipiscence. Aucune main secourable ne semblait disposée à ouvrir la porte de la cage pour rendre la liberté au petit oiseau... Lucy, assise dans son coin, tuait le temps en ourlant des tabliers ou en reprenant les bas des enfants ; de temps à autre, elle jetait un regard de regret au dehors ; elle pâlisait de jour en jour, faute d'air et d'exercice. Pendant ce temps, les préparatifs de la Noël allaient leur train et dans toute la maison on ne songeait qu'à la soirée prochaine de lady Thornton. L'appartement des enfants était sens dessus dessous, on y faisait, à grand fracas de paroles, un étalage perpétuel de rubans, de dentelles et d'étoffes. Seule, Lucy demeurait silencieuse, dans sa vieille robe râpée. Ses mains ne suffisaient pas à la besogne, tant il y avait de nœuds de ceinture à préparer, de guimpes à garnir, de rosettes à fixer sur les souliers de satin.

Elle était habile ouvrière et on ne la laissait pas chômer. Voyant comme le gai reflet des jolis chiffons dont elle était entourée lui seyait bien, je me dis qu'il serait regrettable qu'elle n'eût pas, elle aussi, un costume de fête.

Personne pourtant ne songeait à se demander comment elle serait habillée, ni même s'il y avait une invitation pour elle. Personne ne semblait se douter que Lucy pût désirer de s'amuser comme tout le monde. Aller à une fête ! N'était-elle pas boîteuse et de plus sans béquilles ?

Il arriva que j'eus besoin de me rendre à la ville voisine. L'heure était passablement avancée déjà, quand je me présentai chez la couturière en vogue de l'endroit pour réclamer un paquet. Ce paquet était prêt ; il s'agissait d'une grande caisse plate, dont on m'offrit d'examiner le contenu. A peine ouverte, il s'en échappa un flot de gaze légère ; quelque chose de suave, de vaporeux qui semblait sortir de la main des fées. Vous ne comptez pas sans doute que je vous fasse une description de toilette ? Tout ce que je puis dire, c'est que l'ensemble était blanc avec une transparence rosée provenant de ce qui était dessous. Je déclarai d'un air capable que c'était du meilleur goût, parfait à cela près que pour une petite fille cela me semblait un peu long. Et je fis cette réflexion au souvenir de la vilaine jupe noire usée, surchargée de reprises, qui s'arrêtaient à la naissance des bottines.

« Oh ! Monsieur, protesta la couturière avec dignité, vous avez parlé d'une jeune personne de dix-sept ans ; il fallait bien lui donner une traîne. »

Il se faisait tard quand je regagnai la maison.

Deux voitures pleines de monde s'éloignaient au moment où j'atteignis le perron.

L'instant d'après, je frappai à la porte des enfants, mon paquet à la main. Ma pauvre Cendrillon était tristement assise, les coudes sur les genoux, ses joues brûlantes cachées dans ses mains. Autour d'elle gisaient des monceaux de débris, fleurs, tulles, fanfreluches de toute sorte qu'elle regardait sans les voir. La journée avait été rude pour elle, et tous ces gens à l'intention de qui elle avait tant travaillé, s'en étaient allés, l'abandonnant à son isolement. Un rayon de joie éclaira son visage, quand elle m'aperçut :

« Oh ! je vous croyais là-bas avec les autres ! s'écria-t-elle. »

— Non, je ne suis pas encore parti, ce sera pour tout à l'heure. Je suis venu vous prendre.

— Me prendre ! répéta-t-elle avec étonnement. Vous savez bien que je ne puis y aller. Me fût-il permis de marcher, je n'ai pas de robe.

— Un ami vous en a envoyé une, repartis-je, et je vais tâcher de vous trouver des béquilles. Prenez cette caisse, je vous prie, ajoutai-je, m'adressant à la nourrice, et habillez mademoiselle Lucy le plus vite possible. La voiture nous attend en bas. »

Lucy commença par rougir, et je crus qu'elle allait fondre en larmes ; ensuite elle devint pâle et parut épouvantée. La nourrice bien disposée par de grosses étrennes, s'extasia devant la jolie toilette que j'apportais.

« Allons Lucy, dis-je, hâtez-vous ! »

Tremblante d'inquiétude et de joie tout à la fois, elle se laissa parer.

Quand je revins de mon voyage d'exploration à la recherche des merveilleuses béquilles d'écaillé incrustée, Lucy était prête.

Lucy était prête... Ces trois mots, si simples en apparence, ont une telle signification qu'il faudrait une longue digression pour vous les faire comprendre. Ils ne veulent pas dire que Lucy, l'enfant que je prenais plaisir à appeler ma petite bienfaitrice, ma petite mère, avait revêtu une jolie robe neuve et se trouvait convenablement vêtue pour la fête. Ils signifient qu'à mon retour, je trouvai assise, devant la cheminée, une délicieuse jeune fille en grande toilette du soir. Quand elle tourna la tête vers moi, je vis bien que cette figure ingénue, encadrée de boucles blondes, était toujours la même ; pourtant ce n'était plus la Lucy Ray d'autrefois ; celle-là avait disparu et à sa place restait — *peccavi*, ô lady Thornton ! — une adorable femme.

Nous étions tous les trois abasourdis de la subite métamorphose qui s'était opérée. Lucy, trop naïve pour ne pas laisser voir ce qui se passait en elle, montrait un singulier mélange de joie et d'embarras. Quant à la nourrice, habituée comme elle l'était à la traiter en enfant, elle demeurait interdite, hors d'état d'articuler un seul mot.

Pour moi, je fus épouvanté d'abord de mon

œuvre, puis enchanté, et enfin paralysé par une gaucherie ridicule; je me sentais aussi intimidé que Lucy elle-même.

Quand je présentai les béquilles, la bonne me prit du coup pour un prince déguisé, du genre de ceux des *Mille et une nuits*. Ce fut avec une singulière émotion que je vis Lucy les essayer. Elle ne sautillait plus, elle semblait glisser maintenant, tandis que les coussinets de velours disparaissaient sous ses blanches épaules, et que les légers montants guillochés, rejetaient gracieusement en arrière les plis vaporeux de sa robe. Je ne sais comment cela se fit, mais, sur ces entrefaites, je songeai avec une sorte de ravissement à certaine pièce d'or enfermée dans une boîte à bonbons, au fond du porte-manteau mesquin que j'avais cru convenable d'apporter avec moi au château de Rutland.

Notre voiture nous attendait, il était trop tard pour reculer. Bientôt Lucy et moi nous dévorâmes l'espace, sur la route couverte de neige, qui conduisait chez Lady Thornton. Je serais impuissant à rendre ce qui se passa pendant le reste de cette mémorable soirée, aussi bien que l'effet produit par notre entrée dans les salons, la surprise mêlée de fureur de mes excellents parents, une fureur contenue, cela va sans dire, et l'accueil que nous fit la maîtresse de la maison dont le cœur se trouvait partagé entre la joie et l'inquiétude. Ravie de voir sa petite amie ainsi transformée, elle me glissa pourtant à l'oreille cette question grosse de reproches :

« Pourriez-vous me dire, Monsieur, comment tout cela finira ? »

Le spectacle était neuf autant que délicieux pour Lucy ; pourtant le froncement des sourcils olympiens de Madame Rutland l'empêcha d'en jouir sans réserve. Nous sentions l'un et l'autre qu'un orage allait éclater, cette nuit même, sur nos têtes, et nous ne nous trompions pas.

Quand vint l'heure de la retraite, on nous laissa rentrer seuls, comme nous étions venus ; mais, en arrivant, nous trouvâmes le cousin George et sa femme, qui nous attendaient dans la bibliothèque, tout prêts à nous chercher querelle. Du premier coup d'œil, je vis qu'il ne fallait espérer aucun quartier. Madame Rutland s'empara de ma compagne qu'elle emporta entre ses griffes, me laissant aux prises avec George. Inutile de reproduire dans son entier, la scène qui se passa entre nous.

— Assez longtemps, Monsieur, nous avons subi votre insolente importunité, fit le digne homme. Demain matin vous voudrez bien quitter cette maison.

— Cousin George, répondis-je, ne vous échauffez pas ainsi ; demain matin, je partirai, mais, à une condition, c'est que Lucy Ray pourra, s'il lui convient, venir avec moi.

Il me regarda stupéfait.

« Savez-vous bien que cette orpheline est sans le sou et qu'elle doit tout à ma charité ? »

— Je prétends en faire ma femme, répliquai-je, du moins si j'ai été assez heureux pour gagner son affection.

— Et ensuite, reprit-il avec un sourire ironique, vous vivrez de l'air du temps, ou bien de ce que vous espérez soutirer à vos amis, sans doute ?

— Je ne compte pas sur vous en tous cas, George Rutland, m'écriai-je, le regardant en face. Écoutez-moi bien : J'ai voulu vous éprouver, je vous ai tous soupesés dans ma main, et n'ai trouvé qu'un seul bon grain au milieu d'une poignée d'ivraie. Ce grain précieux, je le garderai, s'il plaît à Dieu, tandis que je rejeterai le reste au loin.

— Fort bien ! fort bien ! Rappelez-vous seulement que je m'en lave les mains, et que je ne vous connais plus, ni vous, ni elle.

— Amen ! répondis-je, dormez bien. »

Et je tournai les talons, le laissant tout étourdi de mon brusque départ.

Le lendemain matin, de bonne heure, je frappai à la porte des enfants, et invitai la bonne à réveiller Mademoiselle Lucy que je priais de venir me trouver au jardin où je désirais l'entretenir. J'allai ensuite l'attendre dehors. C'était le matin de Noël, jour de paix et de bonne volonté. Certes, on ne pouvait guère donner le nom de calme à ce que j'éprouvais pendant que mes yeux erraient sur le paysage environnant ; par contre, j'étais sans mauvaise volonté contre personne.

Lucy vint bientôt me rejoindre, clopinant sur le sable de l'allée durcie par la gelée et vêtue de la vieille robe, avec laquelle les belles béquilles neuves faisaient un singulier contraste. J'éprouvais un réel soulagement à la revoir ainsi ; je m'étais trouvé trop gêné en présence de la belle dame que j'avais évoquée, la veille. Pourtant, à la bien regarder, je reconnaissais que ce n'était plus tout à fait la Lucy d'autrefois ; celle-là avait pour toujours disparu. Un changement s'était produit. Était-ce en elle, ou bien en moi ? Peut-être était-ce dans tous les deux. Je ne cherchai pas à approfondir le mystère, car ce changement ne me déplaisait pas.

Nous sortîmes ensemble des jardins, et, tout en causant, nous gagnâmes le fameux sentier. En revenant, je lui demandai.

« Lucy, ne craignez-vous pas de mourir de faim avec un mari tel que moi ? Consentez vous à en courir la chance ? »

Elle me répondit par un de ses signes de tête familiers.

« Eh bien ! allez mettre votre chapeau, repris-je, nous n'attendrons pas le déjeuner, n'emportez rien avec vous, pas une épingle. Il me reste quelques sous de la pièce que vous savez, nous nous procurerons tout ce qu'il nous faudra.

Lucy alla chercher son chapeau, et partit avec

moi. Une heure plus tard, grâce aux facilités de la loi anglaise, nous étions mari et femme. Nous revînmes au château de Rutland dire adieu à la famille. On nous prit évidemment, moi pour un fou, elle pour une sotte sans cervelle, jusqu'au moment, du moins, où le cousin George reçut le chèque que je lui expédiai le lendemain, un chèque destiné à payer les dépenses auxquelles avait pu l'entraîner la charité dont il accablait naguère ma pauvre Lucy. Alors, la lumière se fit dans l'esprit des chers parents et leurs idées prirent un cours nouveau. Comprenant la vérité, ils regretterent d'en avoir usé si légèrement avec un richard tel que moi. Lucy elle-même devint, à leurs yeux, un personnage.

J'emmenai ma femme à l'étranger et lui fis voir le monde. Le temps et des soins intelligents la guérèrent si bien de son infirmité, qu'au retour personne n'aurait pu reconnaître mademoiselle Ray dans la gracieuse madame Guy Rutland, la femme du millionnaire.

Pour Lady Thornton, un simple billet de faire part avait ramené toute sa belle humeur.

La fameuse pièce d'or est toujours en ma possession : je l'appelle la dot de Lucy. Les béquilles qui, vous pouvez m'en croire, ne venaient pas de Sir Harry, sont aussi conservées précieusement comme reliques de famille.

(Traduit de l'anglais.)

T. B.

UN RÊVE ACCOMPLI

(SUITE)

X

LA FIN DU ROMAN

L'arrivée de Lucie à Courseulles fut un événement. Sa mère se précipita au-devant d'elle, avec une ardente et maternelle inquiétude; son père ôta sa pipe de la bouche, et dit :

« Qu'est-ce qui arrive ? »

« Sa sœur Annette, petite normande à l'œil pénétrant, s'écria :

« Tu as quitté ta place ? »

— Tu n'es pas malade, ma pauvre fille ? dit la mère en l'embrassant.

— Je ne suis pas malade, j'ai quitté mon emploi, vous allez savoir tout ce qui arrive ! Bonjour, papa, maman et Annette ! et Joseph et Benjamin ! je suis bien contente de vous revoir ! »

On s'assit, Lucie ôta son chapeau, mouilla ses lèvres dans un verre de cidre, et dit à son père et à sa mère avec beaucoup de grâce :

« Je vous dois une explication, et je vous demande la permission de parler de moi. Voici ce qui arrive. »

Elle raconta simplement ce qui s'était passé : l'amour d'Amaury, ses tentatives, ses promesses, la colère de Mme d'Hivray, et le renvoi qui s'en était suivi. Elle ne cacha ni son ambition, ni sa tendresse, ni le ressentiment qu'elle éprouvait contre la mère de son futur mari.

Ses parents l'écoutaient avec des sentiments très divers : la mère voyait s'accomplir ses rêves les plus brillants pour cette fille aînée et chérie ; le vieux douanier se méfiait des apparences, il

était habitué à découvrir la fraude ; et, tandis que sa fille parlait, son front devenait de plus en plus soucieux. Les deux garçons pétillaient d'impatience et de curiosité, et Annette, peu enthousiaste, par nature, semblait à chaque mot de sa sœur, chercher et trouver une objection, qu'elle n'émettait pas, mais que, soigneusement, elle emmagasinait dans sa tête.

« Eh bien ! Romain, dit madame Thory, tu n'as pas l'air content, et pourtant, c'est un bien grand bonheur pour Lucie et pour nous !

— Vous croyez cela, ma femme ?

— Si je le crois ! Lucie ne devra plus travailler, elle ne sera plus placée chez les autres, elle aura un bon mari et de l'argent, que pouvons-nous désirer de plus ? Mais tu vois toujours tout en noir ! »

Romain Thory secoua la tête, et s'adressant à Lucie : « Personne ne te veut plus de bien que ton père, ma petite fille, mais j'aurais préféré que tu te maries dans ta condition et que les parents de ton mari te voient arriver avec plaisir dans leur famille. »

Lucie baissa la tête : cette parole de son père jetait du noir sur ses espérances. On continua à causer ; madame Thory avait un fond de questions inépuisables, tout l'intéressait et l'inquiétait ; les deux frères ne tarissaient pas ; peu soucieux de la couleur des cheveux ou des traits du caractère de M. Amaury, ils voulaient savoir s'il était bien riche, s'il avait des chiens et des chevaux, si on ferait une belle et grande noce ; Annette ne disait pas grand-chose, mais quand, après une longue conversation, les deux

sœurs furent entrées dans la chambre qu'elles partageaient, la cadette dit à l'aînée : « C'est égal, moi, j'aimerais mieux un fermier. »

Quelques jours s'écoulèrent, et quoique Lucie ne l'avouât point, une grande inquiétude l'oppressait : elle ne recevait aucune nouvelle d'Amaury : avait-il cédé aux représentations de sa mère, le rêve demeurerait-il à l'état de rêve, et faudrait-il reprendre ce travail et ce servage dont elle se croyait délivrée à jamais ?

Sa mère l'interrogeait et voulait des détails précis, son père secouait la tête, ses frères se poussaient le coude en disant : « C'est drôle, il ne vient pas ! » Annette se confirmait dans la pensée qu'un bon fermier normand, avec de grands bœufs dans ses herbages, vaudrait mieux qu'un grand seigneur.

Enfin, le huitième jour, le facteur apporta une grande lettre, cachetée de rouge et adressée à M. Thory, brigadier des douanes : le brigadier était en tournée, la lettre fut mise en évidence, près de la pendule, et les yeux brillants de Lucie ne la quittèrent pas : elle avait reconnu l'écriture d'Amaury.

A midi, son père revint ; il était fatigué et s'assit en s'essuyant le front ; sa femme lui donna la lettre ; il mit ses lunettes, l'ouvrit et la lut posément. Il la relut une seconde fois.

« Lucie, dit-il enfin, M. Amaury d'Hivray te demande en mariage. Il m'écrit une lettre fort honnête, et il a l'air d'un brave garçon. Mais il n'a pas la permission de sa mère, et il l'avoue. »

— Mon père, dit Lucie d'un ton suppliant, nous finirons par nous réconcilier avec madame d'Hivray, elle ne résistera pas quand elle verra que son fils est heureux avec moi.

— Tu es donc décidée, ma petite fille ? Tu sais, ce n'est pas un jeu d'enfant. Tu veux que j'accepte ?

— Oh ! oui, papa ! c'est un si bel avenir pour nous tous ! M. Amaury est si bon !

Le brigadier regarda sa femme : « Et vous aussi, femme, vous voulez ce mariage ? »

— Ah ! mon ami, ce serait refuser le bonheur de notre enfant !

— Vous êtes des ambitieuses, dit le pauvre homme en haussant les épaules. Je vais dire oui, puisque vous le voulez, mais ce n'est pas mon avis et qui vivra verra. »

En dépit de ces mauvais pronostics, la réponse favorable fut envoyée et accueillie avec un transport de joie. Amaury vint passer quelques heures à Courseulles ; il fut accueilli par ses futurs parents avec un mélange d'embarras et de cordialité ; pour la première fois, il causa librement avec Lucie et, dans ce milieu plébéien, elle lui parut plus aimable et plus séduisante que jamais ; c'était une fleur délicate et charmante dans une faïence rustique. Il se promena avec elle dans le jardin rempli de roses ; elle le conduisit sur la grève, où les grandes vagues,

festonnées d'écume, venaient s'abaisser jusqu'à leurs pieds ; ce fut là, devant l'Océan immense, qu'il lui offrit l'anneau des fiançailles ; il était ému, et elle-même, âme plus légère, se sentit attendrie à la pensée de ce qu'il abandonnait pour elle :

« Aimez-moi, dit-il, pour que je sois heureux. »

— Je vous aime et vous aimerai, » dit-elle.

Cinq semaines après, ils furent mariés, sans bruit, sans appareil et sans noce, au grand étonnement, au grand scandale de Joseph et de Benjamin. Lucie, simplement vêtue d'une robe de mousseline blanche, fut conduite à l'autel par son père ; ses deux frères lui servaient de témoins ; deux employés des douanes furent les témoins d'Amaury. Les mariés s'assirent à un modeste repas ; personne ne mangea de bon cœur ; Lucie allait partir... Reviendrait-elle jamais ? Elle revêtit ses habits de voyage, elle embrassa mille fois son père et sa mère qui pleuraient tous les deux, et Amaury lui dit enfin avec douceur :

« Venez, chérie, la voiture nous attend. »

La voiture partit ; le père et la mère la regardèrent avec douleur :

« Sera-t-elle heureuse ? la reverrons-nous ? »

— Quel triste jour de noce ! dirent en chœur Joseph et Benjamin.

— Vois-tu, dit Annette à sa sœur Félicie, quand on épouse son égal, cela ne se passe pas ainsi. »

XI

LE COMMENCEMENT DE L'HISTOIRE

Les débuts furent heureux : Amaury jouissait de sa passion satisfaite ; Lucie jouissait des enchantements d'une vie nouvelle. — Ils étaient passés, envolés à jamais, les jours de travail, de sujétion, de pauvreté ! Elle s'emparait avec une espèce de furie de la liberté, de l'amour et de ce qu'elle appelait la richesse, de tous ces biens qui lui étaient venus à la fois, le jour où Amaury lui avait donné son nom et son amour, et lui, enivré par l'affection naïve qu'elle lui montrait, ne contrariait aucune des volontés espiègles de la jeune femme. Il satisfaisait avec amour ses caprices, pensant que jusqu'alors, jusqu'à vingt et un ans, elle n'avait connu que la servitude ; il lui donnait tout ce qu'elle désirait, pensant à tant de choses qui lui avaient été refusées. Elle voulut aller à Paris, il l'y conduisit ; elle vit les monuments, les promenades, les théâtres ; elle dîna dans les restaurants fameux, s'initiant à la vie brillante et bruyante ; elle en goûta, et, quand elle en fut un peu fatiguée, il l'emmena dans son pavillon, au fond des bois. L'automne commençait, et l'automne est si beau dans les forêts ! La petite maison de chasse, ancienne et

fortement bâtie, se trouvait à l'orée d'un bois, vaste encore, mais qui couvrait une immense étendue alors qu'il appartenait aux aïeux d'Amaury. Après la Révolution, son père avait pu racheter le pavillon et un jardin; les terres et les arbres avaient pris une grande valeur et les nouveaux propriétaires ne s'en étaient pas dessaisis.

Lucie, en entrant dans la maison rustique, remplie d'un vieux mobilier qui fut beau jadis, en voyant le jardin, pareil à une grande corbeille, rempli de fruits et de fleurs, des pêches et des framboises, des œillets incarnat et des dahlias couleur d'améthyste, des poires dorées et des roses blanches, des fraises tardives et des résédas, Lucie poussa un cri de joie et s'écria :

« C'est plus joli qu'Hivray ! »

Ce mot fit une singulière impression à Amaury; le souvenir d'Hivray et celui de sa famille ne l'avaient pas beaucoup hanté depuis quelque temps; il revint tout à coup, et avec une majesté mélancolique qu'Amaury essaya vainement de chasser. Il s'occupa de la jeune femme, il l'installa chez elle, — son premier chez-elle. Elle eut une joie d'enfant en entrant dans sa chambre, en voyant ses meubles Louis XV, en bois blanc sculpté et couverts d'une vieille étoffe rose à mille raies: elle se mit à la fenêtre, elle admira le bois rougissant comme si un dernier rayon de soleil l'eût empourpré, et les gracieuses pentes de la vallée où coulait le Beuvron; elle regarda les grives qui voletaient autour des sorbiers; elle respira le bouquet d'héliotropes et de réséda que son mari avait cueilli pour elle, et elle se proclama la plus heureuse des femmes.

L'hiver passa bien et vite dans le charme de la solitude et de l'égoïsme à deux; les jours de soleil, on allait courir dans la forêt étincelante de givre, on jetait du pain aux rouges-gorges, et, par une singulière contradiction, Lucie applaudissait aux beaux coups de fusil de son mari, lorsqu'il descendait une bécasse ou un pluvier doré; la table en profitait, et les époux, comme les peuples primitifs, vivaient du produit de la chasse. Les jours de pluie, on se calfeutrait au logis, grand feu, portes bien closes, des fleurs sur la cheminée, Monk, le chien favori, couché devant le foyer; alors, dans ce profond repos, on causait, on lisait, on faisait des projets. Lucie surtout aimait à parler de l'avenir; Amaury présentait déjà des difficultés que sa femme ne prévoyait pas. Au jour de Noël, les présents arrivèrent pour elle; il la traitait en enfant chérie, et elle trouva dans sa pantoufle de satin gris une charmante montre avec sa châtelaine et, tout à côté, un gros paquet qui cachait un vêtement bien fourré et des bonbons à la mode. Au jour de l'An, nouvelle surprise; elle était ravie. Amaury, lui, cachait un peu de tristesse; il avait écrit à sa mère et elle ne lui avait pas répondu. Au jour des Rois, la mère de Lucie et ses frères

arrivèrent; la mère fut toute tendresse, les garçons tout étonnement. Ils n'avaient jamais rien vu de pareil, et la toilette élégante de leur sœur, les vieux meubles habillés de soie rose, les belles armes et les grands chiens, les vieilles faïences et l'argenterie, les bons plats et les bons vins les ensorcelèrent.

« C'est vivre, ça! dit le cadet à l'aîné; ça ne donne pas envie de trimer sur la mer pour gagner de quoi manger du pain bis et boire de l'eau claire! »

Les joies et les jours de l'hiver passèrent. Au printemps, Lucie fut prise d'une fièvre intermittente, qui inquiéta son mari, et le médecin, consulté, conseilla un changement d'habitation; l'air humide des bois avait donné lieu à ce malaise qui durerait tant que madame d'Hivray subirait la même influence.

« Allons à Paris, dit-elle à Amaury. »

Amaury acquiesça. Où aller d'ailleurs? Les villes de Normandie étaient peuplées de ses parents et de ses alliés, qui ne lui feraient pas accueil à cause de sa jeune femme. Paris, ce refuge des déclassés et des délaissés, Paris où l'on vit comme on veut et comme on peut, Paris où l'on est caché dans la foule, Paris lui convenait. Il ne s'avouait pas encore déclassé ni délaissé; pourtant il sentait, sans se l'avouer, que le défaut d'opulence et la perte de l'ombre tutélaire de la famille lui créaient une position à part; il ressemblait à un homme qui aurait perdu sa caravane et qui se trouverait seul, avec sa compagne, dans le désert. Et quel désert que le monde! Et puisqu'il fallait choisir un caravansérail dans ce Sahara, Paris valait mieux qu'une ville de province.

On quitta donc la maison du bois, et c'était grand dommage, car les crocus et les violettes remplissaient les gazons, et les bourgeons rosés montraient leurs têtes pleines de promesses. Amaury eut un soupir, Lucie, en secret, n'était pas fâchée de voir autre chose; elle n'avait pas compté passer sa vie entière à la campagne, y eût-il des roses dans tous les buissons et des rossignols dans tous les nids.

L'installation à Paris fut féconde en soucis pour Amaury. Il loua un appartement dans le quartier Saint-Lazare: le bruit et la foule amusaient la jeune femme, il le meubla, à l'aide de l'hôtel Drouot, où l'on fait de si belles découvertes, mais quand il eut rempli de jolis meubles, pas cher, vraiment! trois petites pièces qui auraient dansé une sarabande dans le salon d'Hivray Saint-Ouen, il s'aperçut que son revenu de l'année était fort ébréché. Il garda pour lui ce pénible secret.

Amaury aimait tendrement Lucie, il la voulait heureuse, de ce bonheur qu'il lui avait fait connaître, tout composé de loisirs et de liberté, brodé de quelques plaisirs, doublé de beaucoup de bien-être, et dont le devoir et la peine étaient

toujours absents. Craignait-il qu'avec la joie, la tendresse ne s'envolât de cette âme légère ? Peut-être. Il n'osait pas s'appuyer sur elle, il ne lui révéla point ses inquiétudes, et il imagina de lui créer, au moins pour un temps, un village à la Potemkin, où elle pût se promener, en ne voyant que des gens en liesse et des maisons fleuries. Pour arriver à ce but, il fallait de l'argent, et Amaury trouva dans le coin de sa mémoire le nom d'un de ses camarades de collège, devenu agent de change. Il se nommait Alfred Beauvais.

Un matin, après une nuit passée tout entière à réfléchir et à échafauder la demande qu'il voulait adresser à son ancien ami, Amaury s'en alla lentement de chez lui vers le Faubourg Poissonnière ; il entra dans une maison élégante, monta un bel escalier et sonna au premier : un valet de chambre de bonne maison l'introduisit dans un bureau, orné avec un goût raffiné. L'agent de change paraissait enfoui dans ses calculs, mais au nom de d'Hivray, il se leva précipitamment, courut à son condisciple, lui serra les mains, en disant :

« Quel bonheur de te voir ! Il y a des siècles que nous ne nous sommes rencontrés ! Tu t'es donc souvenu de ton copain de Stanislas ? Es-tu pour longtemps à Paris ?

— J'y demeure.

— Tant mieux, nous nous verrons. Et, d'abord, tu dînes avec moi aujourd'hui.

— Tu es trop bon, ma femme compte sur moi.

— Tu es marié ? Je le suis aussi, et, si tu le permets, ma femme ira chercher la tienne ; je tiens pour l'usage anglais, qui est de prévenir les étrangers et de faire visite aux nouveaux arrivés.

— C'est fort hospitalier, en effet, répondit Amaury, mais croirais-tu qu'aujourd'hui je viens pour te parler d'affaires ?

— Pourquoi pas ? Tous nos anciens amis s'adressent à moi. Causons. »

En ce moment, Amaury éprouva un sentiment d'embarras ; évidemment, son ancien condisciple saluait en lui l'homme riche et le futur client, et voulait choyer l'amitié de collège, source de grands bénéfices futurs. Il le détrompa en peu de mots, brefs et fermes, et lui demanda de quelle façon on pouvait tirer de 90,000 francs un revenu supérieur au taux légal.

« C'est parfait ! dit Alfred Beauvais, il faut placer ces fonds dans quelques bonnes opérations qui doubleront, je parle au *minimum*, ton revenu. Voyons ! nous avons des Ardoisières de l'Ariège, c'est excellent et plein d'avenir, mais il y aura encore deux appels de fonds, cela ne t'irait pas, peut-être. Voici le prospectus d'une magnifique affaire, le gisement de pouzzolane d'Agde, affaire de grand avenir ; avec la pouzzolane, on fera des brise-lames au port de Marseille, on établira les travaux du port de Dunkerque ;

c'est infini, l'emploi de cette substance. Qu'en dis-tu ?

— Je suis si étranger aux affaires, conseille-moi.

— C'est juste : Eh bien ! Voici quelque chose qui m'inspire confiance : Un nouveau four à potasse, breveté, et qui est appelé à rendre de grands services à l'industrie... quelques capitaux, placés là-dedans, te rapporteraient de beaux dividendes... Nous avons aussi les Charbonnages... ceux du Nord et du Pas-de-Calais, sont admirables... Les sociétés d'Assurances... elles prennent de l'extension tous les jours... placement avantageux et sûr... Vois, réfléchis... »

Amaury n'avait pas la science des affaires, il se laissa conduire, et plaça son argent dans des entreprises, potasse ou charbon, assurances ou Sociétés de crédit, qui devaient lui rapporter des intérêts considérables, et lui permettre de donner à Lucie la grande aisance dont elle avait déjà l'habitude. Il vit souvent Beauvais ; les deux femmes se lièrent, et Lucie se trouva mêlée à une société agréable, mais où la modération des goûts et le mépris des richesses n'était pas à l'ordre du jour. Elle était satisfaite : Paris l'amusait, elle prenait goût à s'occuper de sa maison, elle recherchait ses nouvelles amies, elle s'établissait enfin dans une vie aisée, agréable, telle qu'Amaury la rêvait pour elle. Il avait les soucis pour sa part, et il aimait assez Lucie pour ne pas s'en plaindre, et il ne pensait pas avoir payé trop cher le bonheur de la voir libre et joyeuse, la douceur d'en être aimé.

Un espoir nouveau remplissait leur âme : un enfant allait leur être donné, et cet enfant serait peut-être un messager de paix entre les jeunes époux et madame d'Hivray. Amaury le pensait, le pardon de sa mère manquait à sa paix, et même, au milieu des joies d'un amour satisfait, en voyant Lucie, aimante et tendre pour lui, il rêvait à sa mère, et il sentait que le meilleur moment de la vie serait celui où il verrait sa jeune femme et son enfant dans les bras qui l'avaient bercé lui-même.

Un soir, il lisait près de Lucie ; elle travaillait à un de ces objets de layette, si mignons et si délicats qu'ils ne semblent pas faits pour un enfant des hommes ; ils se taisaient tous deux, Lucie rêvassait, Amaury réfléchissait et quelques ombres passaient sur son front. La femme de chambre apporta une lettre, qu'elle remit à madame d'Hivray. Elle rougit et regarda son mari :

« Qui donc t'écrit ? lui dit-il. Est-ce ta mère ? »

Il quitta sa chaise et alla près d'elle ; elle tenait la lettre sans l'avoir ouverte :

« Qu'est-ce ? dit-il encore. »

Elle se pencha sur lui, et cacha sa tête sur sa poitrine.

« Ne me gronde pas, dit-elle. Voici la lettre, ouvre. »

Il l'ouvrit et courut à la signature ; un nom inconnu. Il revint à la missive et lut à haute voix : *Devis pour le salon et la chambre à coucher.*

« Qu'est-ce que cela, chérie ? »

Et il l'embrassa pour la rassurer.

« Écoute, dit-elle, je dois recevoir des visites dans quelque temps. La chambre à coucher est bien simple, le salon est vide, j'ai demandé un avis, un devis, si tu veux, à un tapissier, pour avoir quelque chose de joli... dans le genre de la chambre de madame Beauvais. »

Amaury parcourut le papier, lisant de temps en temps à haute voix :

Décor de lits, rideaux mousseline de l'Inde, rideaux et draperies de damas blanc et cerise, ferrures, glands, embrasses. ci..... 4,800 fr.

Meubles bois blanc laqué filet cerise, armoire, chaises, table, table à écrire..... 6,000 fr.

« Peste ! dit-il, comme il y va, ce monsieur tapissier ! on dirait qu'il va meubler Marly ou Trianon.

— Tu trouves que c'est trop cher ? dit Lucie en le regardant. Nous sommes riches pourtant ! »

Il soupira, et dit :

« Chère enfant, nous ne sommes pas riches en ce moment, nous le serons peut-être un jour, après un grand malheur... Mais, vois-tu, nous avons juste de quoi vivre comme nous vivons, et une dépense de dix mille francs, comme celle que propose cet honorable tapissier, enlèverait le revenu d'une année.

— Je croyais... on m'avait dit que tout cela était bien simple... une amie de madame Beauvais a sa chambre à coucher meublée en Aubusson, et son salon en brocatelle bouton d'or, avec des meubles d'ébène, c'est là du luxe !

— Beaucoup trop de luxe pour nous, c'est bon pour des gens de finance : nous ne pouvons prétendre si haut. »

Elle faisait une moue d'enfant qui va pleurer, et Amaury, en voyant cette douleur née d'un caprice, eut la vision de la maison de Courseulles et de l'étroite pauvreté où avait grandi cette petite femme qui aimait tant le damas et la brocatelle.

« Il ne sera donc pas riche ! dit-elle en montrant le berceau déjà placé dans l'angle de la chambre.

— Il ne le sera pas en naissant : il aura l'ample nécessaire.

— Mais comment font M. Beauvais et M. Debord et M. Pelletier, qui mènent tous si grand train ?

— Beauvais est agent de change, M. Pelletier est banquier, et M. Debord fait des affaires...

— Je ne sais pas s'il fait des affaires, mais il

ramasse l'or à la pelle ! dit vivement Lucie. Si tu voyais les bijoux de sa femme ! »

Amaury se détourna et reprit son livre ; il ne parla plus. Lucie eut peur de son silence, et, allant vers lui, elle l'embrassa. Il la retint un instant.

« Sois bonne, lui dit-il, sois bonne pour moi, j'ai besoin de ton amour et de ton bonheur. Ne me demande pas l'impossible.

— Ne suis-je donc pas bonne ?

— Pardon, dit-il, en lui serrant la main, pour moi, tu es parfaite, tu m'aimes et je t'aime, mais je voudrais...

— Quoi ? parle donc !

— Je voudrais que tu te contentes de ce que je puis te donner. Trop de dépenses, pour imiter madame Debord ou madame Pelletier, serait un danger pour nous et pour notre enfant.

— Je tâcherai, mais, vois-tu, Amaury, c'est difficile de ne pas désirer tout ce luxe qu'on voit chez les autres !

— Notre enfant t'aidera ; il absorbera ton cher petit cœur.

— Ah ! sans doute, mais je le voudrais riche... riche comme les autres... Ne fronçe pas le sourcil. Que veux-tu ? Parle !

— Je voudrais...

— Encore ! dis !

— Je voudrais qu'avant la naissance de notre petit enfant, tu écrives à ma mère... une réconciliation serait nécessaire. »

Le visage de Lucie, doux et presque soumis, s'obscurcit soudain :

« A ta mère ! s'écria-t-elle, à ta mère qui m'a chassée comme une servante qui aurait volé ! pour cela, non !

— Ma chère enfant, ne peux-tu pas pardonner un mouvement de colère ? Songe qu'en t'aimant et en t'épousant, je contrariais les desseins de ma mère.

— Vous me le reprochez ? dit-elle en fronçant les sourcils.

— Tu ne le penses pas, chérie, tu sais combien je t'aime, et si tu m'aimes aussi, tu me feras cette concession.

— Je t'aime, mais pas au point de m'abaisser devant ta mère. Elle est arrogante ! et ta sœur ! je voudrais les voir...

— Chut ! dit-il, chut ! tu me fais de la peine... je n'exige rien, je ne demande rien, mais quand tu verras ton petit enfant dans tes bras, peut-être te réconcilieras-tu avec son aïeule... »

Elle secoua la tête :

« Non, Amaury, toi et l'enfant vous me suffisez, vous me suffirez toujours... »

(La suite au prochain numéro.) M. BOURDON.

LA NIÈCE DE L'ONCLE ABEL

L'oncle Abel lit, si toutefois on peut donner le nom de lecture à l'opération qu'il poursuit. Courbé sur une table sans tapis, mouchetée par d'innombrables taches d'encre, il ouvre et ferme tour à tour vingt volumes différents, repoussant celui-ci, reprenant celui-là, et les brusquant tous un peu, si bien qu'il s'en trouve autant à ses pieds que sous ses coudes ; l'un d'eux s'est arrêté en chemin, entr'ouvert, tout au bord de la table, le long de laquelle pend, comme un lambrequin, sa couverture à demi-détachée. Un mouvement irréfléchi de l'oncle Abel l'envoie rouler sur le tas ; mais il manque assommer au passage un gros chat, qui interrompt son indolent ronron pour lancer des chut ! chut ! indignés.

Cet incident passe inaperçu. Le lecteur feuillette avec agitation un gros volume, écrit en latin par un auteur Allemand ; et, sans doute, il n'y trouve point ce qu'il cherche, car il murmure entre ses dents :

« Ce Jodocus Sincerus avait donc bien peur des ascensions ? Quelle absurdité d'effleurer ainsi l'Auvergne sans y pénétrer ! Quand il nous confie que les habitants du Limousin « sont sauvages, les femmes laides, » nous en sommes bien avancés, ma foi ! Il manquait absolument de galanterie, ce tudesque ! Voyons un peu si Merulue jouissait de jarrets plus solides ou de meilleurs poumons... »

La grosse main de l'oncle Abel ramasse un in-quarto retranché sous un fauteuil, et ses doigts courts en tournent rapidement les feuillets :

« J'y suis ! Caput X ! »

Le lecteur marmotte très vite quelques lignes, puis quelques autres, et sa voix devient peu à peu intelligible :

« A une petite distance de la ville de Besse, » en Auvergne, se trouve une montagne dans laquelle est un lac s'étendant au loin, et si profond qu'on croit qu'il n'a pas de fond. Autant qu'on peut en juger par l'apparence, aucune source ne l'alimente. Si l'on s'avise d'y jeter une pierre, aussitôt le tonnerre gronde, les éclairs brillent, la pluie et la grêle vous... »

« Eh bien !... qu'est-ce que cela veut dire ? La goutte sereine me tombe-t-elle sur les yeux ? »

Il sait bien que non, le bon oncle : ses studieuses recherches ne l'absorbaient pas à ce point qu'il n'eût entendu la porte s'ouvrir tout doucement, tout doucement, et des pas enfantins effleurer discrètement le parquet..., puis de petits

pieds escaladant sans bruit les barreaux de sa chaise, des bras potelés avaient enlacé son cou, des mains mignonnes, ponctuées de fossettes, s'étaient posées sur ses paupières ; et une voix argentine lui murmurait dans l'oreille :

« Non, ce n'est pas la goutte, oncle Abel ; devine qui c'est ! »

— Eh ! comment le pourrais-je ! s'écria le savant avec un sérieux parfaitement joué. A moins que ce ne soit ma vieille cuisinière, je ne vois pas qui s'aviserait... »

Un éclat de rire perlé protesta contre cette supposition ; les petites mains s'écartèrent, et, collant sa joue rose contre le visage ridé du vieillard :

« Non, ce n'est pas la vieille Nanon, qui sent la civette et le basilic, fredonna joyeusement l'espiègle. C'est ta Sissi : regarde ! »

Et vraiment, l'invitation était tentante, car il y avait plaisir à la regarder, cette petite Sissi aux yeux couleur de bluet ! Ses cheveux blonds comme des épis de seigle, voltigeaient en boucles naturelles autour de son front blanc, et sa bouche, pareille à un bouton de coquelicot, s'épanouissait dans un continuel sourire.

Le vieillard la prit tendrement dans ses bras ; les mèches d'or se mêlèrent aux mèches argentées, et un bruit de baisers répondit aux trilles d'une fauvette dans le jardin. A travers le chèvre-feuille empourpré qui servait de store à la fenêtre, un joyeux rayon de soleil glissa sur les deux têtes rapprochées, et si la jeune mère, qui avait laissé son enfant orpheline, l'entrevit en ce moment des profondeurs du ciel, elle put se dire qu'il fleurissait encore en ce monde beaucoup d'amour pour son enfant.

Le silence fut court entre les deux amis ; Sylvie ne demeurait jamais longtemps muette.

« Sais-tu qui vient de passer devant la grille, oncle Abel ? Non, bien sûr, puisque tu ne devines jamais rien ! Eh bien, c'était le docteur Demay. Il a dit : Comment, Sissi, petit rossignol, vous êtes en cage par un si beau temps ! Où donc est l'oncle Abel ? »

« Moi, j'ai répondu : Oh ! bien sûr, monsieur Demay, l'oncle Abel voyage, car il n'est pas sorti de sa chambre depuis le déjeuner. »

« Alors, M. Demay s'est mis à rire comme si j'avais dit quelque chose de drôle. Alors, moi, j'ai pris un air fâché, tu penses ! Alors il a passé sa grande main à travers les barreaux pour me

caresser les cheveux ; et puis, il a encore dit :

— Ces voyages-là sont dangereux pour l'oncle Abel, quand ils durent trop. Montez vite le lui répéter de ma part, et emmenez-le dans les champs.

« Alors, moi, je suis vite montée et je vais t'emmener, dis ? »

Pour toute réponse, le vieillard se leva en souriant, ramassa un large chapeau de paille qui traînait parmi ses livres, et s'arma d'un long tube de jonc.

« Tu vas pêcher, oncle Abel ? Tu vas pêcher ? Oh ! les pauvres poissons ! Heureusement tu n'en prends jamais. C'est égal, je suis bien contente. J'aime tant le bord de l'eau ! fit la petite fille en battant des mains. »

Sur le seuil de la porte, le savant se retourna, regarda ses livres et parut hésiter.

« Si j'emportais... »

— Ton vieux Jodocus, ou quelque autre pareil, interrompit l'enfant qui connaissait chacun des bouquins par le nom de leur auteur. Non, non ! M. Demay défend que tu voyages tant. N'emporte que... mon goûter ; tu veux bien, dis ? »

Le chemin qu'ils prirent descendait vers la Creuse, entre deux haies fleuries, où plus d'un nid se cachait ; de distance en distance, parmi les aubépines et les fusains se dressaient des chênes ébranchés par la serpe et des châtaigniers creusés par le temps, ils avaient vu bien des générations passer devant eux. La plupart de ces troncs ouvraient des baies profondes que Sylvie comparait à des niches ; elle s'y enfonçait un instant avec des attitudes béates pour y figurer tantôt la bonne sainte Vierge, tantôt quelque sainte vénérée dans le pays ; puis elle courait rejoindre le vieillard qui avait ralenti son pas à dessein ; elle confiait de nouveau sa petite main à la grande et grosse main qui la pressait avec précaution, et levant la tête pour voir son compagnon en lui parlant, elle reprenait le colloque interrompu :

« Vois-tu, oncle Abel, le grand air te fera du bien ! Au lieu de t'endormir tout rouge sur tes papiers, tu t'amuseras beaucoup à attendre les petits poissons, quand même ils ne viendraient pas du tout ! Moi, qui je voudrais voir venir, ce n'est pas les petits poissons, va ! c'est Jean. Comment ne devine-t-il point que nous allons à la Creuse, lui qui devine tout ? »

Un brusque froissement des ramures fit tressaillir l'enfant ; elle se retourna juste à temps pour voir une énorme tête fauve faire sa trouée tout au haut du talus, entre les stellaires et les lamiers.

« Eh ! c'est toi, mon gros Lion, s'exclama la petite fille, à laquelle le chien lançait d'en haut de bons regards joyeux. »

Mais d'un bond il avait franchi le talus, et sa langue épaisse caressait vivement les mains des promeneurs.

« Vois-tu, oncle Abel, il veut dire que Jean n'est pas loin, bien sûr ! Si nous l'attendons ? »

Ce ne fut point nécessaire : un adolescent, aux mouvements légers, suivait le chemin frayé par son chien, et tombait presque en même temps que l'animal aux côtés de Sylvie.

La route se continua plus gaîment encore qu'elle n'avait commencé, et la marche s'accéléra en raison du crescendo de gaité, les quatre amis entendirent bientôt le grondement de la rivière, gonflée récemment par la fonte des neiges d'Auvergne.

La Creuse, justifiant son nom, là comme sur les autres points de son cours, bouillonnait sur les rochers, au fond d'un ravin profond... La basse végétation, verdoyante en toute saison, masquait les érosions des berges hérissées de pointes de granit et de grands arbres, dont les plus bas placés baignaient leurs racines dans l'eau, faisant de cette vallée étroite un gouffre de verdure impénétrable à l'œil.

Le vieillard s'y engagea d'un pied sûr, malgré son âge, suivi par les enfants qui continuaient de jaser en écartant les branches. Puis, ayant atteint la rivière, il prépara ses engins, amorça lentement sa ligne, et s'assit, les pieds effleurant l'eau, sur un tronc renversé.

« Mais tu es en plein soleil, oncle Abel, protesta la petite fille ; ça te fera mal à la tête, tu sais bien ! va donc plutôt t'asseoir à l'ombre de ce vieux saule ! »

— Pour m'y enrhumer, n'est-ce pas ? objecta le vieillard, saisissant le premier prétexte venu pour demeurer tranquille.

— C'est vrai, pourtant : s'il s'y enrhumait ? murmura Sylvie inquiétée subitement.

« Au moins, poursuivit-elle, n'ôte pas ton grand chapeau : il te servira d'ombrelle. »

Et, tranquillisée par cette recommandation, elle s'élança, légère, avec Jean et le chien fauve, à la poursuite d'un sphinx de liserons qui, voltigeant de fleur en fleur, les conduisit fort loin. Il effleurait au passage d'innombrables papillons de toutes nuances, les uns vêtus de satin, d'autres de gaze, d'autres de velours et d'autres encore de bronze, d'argent et d'or. Plus brillants que les fleurs caressées par leurs trompes mignonnes, plus agiles que les abeilles bourdonnant parmi eux, ils semblaient se jouer sur des rayons de soleil, et Sylvie prétendait n'avoir rien vu de si joli encore.

L'un d'eux s'attardant sur les étamines d'une bryone, Jean étendit la main et faillit le saisir.

« Oh ! non, non ! s'écria Sylvie, tu le blesserais en le touchant. Laisse-le s'amuser, bien content, comme nous en liberté. Tu ne voudrais point, n'est-ce pas, lui enfoncer une aiguille dans le dos et le piquer sur un carton, comme fait M. Mercier ? Oh ! le méchant monsieur ? »

— Bah ! c'est un sphinx tête de mort. Tu n'as pas remarqué toutes ces figures de squelettes

sur ses ailes ? Ça porte malheur, ces papillons-là. Si tu m'avais laissé faire, tu l'aurais entendu joliment piauler entre mes doigts. C'est le seul papillon qui parle.

— Tête de mort ! tête de mort ! répétait la petite fille, assombrie tout à coup. Et tu dis que ça porte malheur ?

— Laissons cela, petite Sissi, et parlons d'autre chose. Tu ne sais pas seulement ce que c'est que la mort, toi !

— Mais si ! Je sais un tas de choses, moi ! protesta l'enfant, blessée dans son infériorité. La mort, c'est... quand on s'en va et qu'on ne peut plus se voir... ni s'embrasser... ni s'aimer... ? O Jean, est-ce que tu pourrais mourir ? Est-ce que l'oncle Abel pourrait mourir, dis ? et Lion ? et Nanon ? »

Sylvie avait pâli à cette pensée ; le garçonnet s'en aperçut et voulut la distraire :

« Coucou ! coucou ! fit-il, répondant au triple cri qui tombait d'un grand hêtre. Entends-tu comme il chante victoire, celui-là ? Sans doute, il vient de pondre dans le nid d'un autre, après avoir dévoré les œufs du propriétaire. Tiens ! si nous en cherchions aussi, nous, des nids et des œufs ? Je t'en ferais un collier pour jouer à la reine Pomaré.

— Oh ! Jean ! tu n'y penses pas ! Et les pauvres petites mamans des oiseaux, qu'est-ce qu'elles diraient de ça ?... Elles en mourraient de chagrin, pour sûr ! Non ! non ! j'aime mieux ne pas jouer à la reine Pomaré.

— Dame... c'était pour t'amuser... objecta le petit garçon un peu confus.

— Je ne m'amuse jamais de ce qui fait de la peine à quelqu'un, et d'ailleurs...

— Eh bien ! étourdie, où vas-tu patauger maintenant, les pieds dans le marécage ?

— Tiens ! Est-ce que je pouvais marcher sur ces jolies pâquerettes, sur ces myosotis et sur ces boutons d'or étalés devant moi ? »

Jean sourit.

« Décidément, Sissi, tu deviens romanesque.

— Romanesque ?... Je ne sais pas ce que c'est, romanesque ; mais ce n'est pas une raison pour écraser des fleurs sous mes vilains souliers !

— Tu me permettras pourtant de cueillir ces belles primevères jaunes pour te faire une balle. »

La proposition était si tentante que Sylvie n'y trouva pas d'objection. Elle aida même son jeune ami dans sa cueillette, et quand ils eurent arondi les fleurs d'or en deux boules pareilles :

« Tiens, voici la mienne, fit la petite fille, donne-moi la tienne. Ça sera un souvenir pour jusqu'à demain.

— Demain ! demain, c'est jour de leçon ! soupira Jean. Il me faudra travailler. C'est triste, va !

— Pauvre Jean ! veux-tu que j'aie t'aider, dis ?

Le petit garçon haussa les épaules.

« Tu es une très bonne fille, ma Sissi, mais tu

parles en enfant. Comment veux-tu m'aider à faire un thème ou une version, toi qui sais à peine lire ?

— A peine, monsieur ? Je dois savoir très bien lire... puisque c'est toi qui m'as appris ! »

Cette confiance flatta le jeune professeur.

« Oh ! je t'apprendrais bien d'autres choses, si tu étais plus appliquée !

— C'est vrai que je... Je pense quelquefois à n'importe quoi en étudiant. Et puis, vois-tu, ça me fait mal à la tête d'apprendre quelque chose par cœur. Mais quand tu me dis : « Sissi, fais ça pour moi ! » tu sais bien que je n'ai plus peur du mal de tête. Et tiens même en ce moment, si cela te faisait plaisir de m'apprendre une fable, mais bien plaisir par exemple, vrai... je dirais oui.

— Je te prends au mot : *Le Chêne et le Roseau*.

— Oh ! pas celle-là je t'en prie. Pauvre chêne ! je crois l'entendre crier quand le vent le casse.

— Eh ! bien... le *Loup et l'Agneau*, si tu veux ?

— Ah ! mais non, pour le coup ! malheureux agneau !

— Vraiment, tu es par trop sensible. Alors... *Les animaux malades de la peste* ? C'est admirable !

— Admirable de les voir tous mourir. Ah ! bien ! Ah ! bien.

— Mais puisque ce n'est pas pour tout de bon ! puisque ce n'est pas arrivé !

— Qu'en sais-tu ? »

Jean dut s'avouer intérieurement que, en effet, il n'en savait rien.

« Eh ! bien reprit-il, puisque les fables t'effarouchent, passons à la réalité. Veux-tu que je t'apprenne quelques pages du Nouveau Testament par exemple ? La fuite en Égypte pour commencer.

— O Jean, ne m'en parle pas ! Je suis bien heureuse, bien heureuse que le petit Jésus soit sauvé, mais je sais bien qu'il l'a été tout seul, va !

Les larmes de la petite fille allaient couler à la pensée des innocents massacrés par Hérode. »

Décidément, je ne suis qu'une bête aujourd'hui pensa le professeur.

Et, coupant une branche de saule, il se mit à fabriquer des sifflets.

« Attends, attends, Sissi, quand nous soufflerons là-dedans, à côté de nous, les merles ne seront plus que des pierrots. »

Il siffla en effet et avec des grimaces tellement amusantes, de si comiques contorsions que toute la gaieté de Sylvie revint et s'accrut même à l'imitation :

« Oh ! c'est trop drôle ! c'est trop drôle, répétait-elle en sautillant. Coupe vite un gros sifflet pour l'oncle Abel qui a de si grosses lèvres et de si gros doigts. Nous le lui porterons tout de suite. Que faisait-il en ce moment, l'oncle Abel ?

D'abord il avait suivi d'un regard attendri les deux enfants par la prairie ; puis, les voyant s'é-

loigner un peu trop à son gré, il allait les rappeler, mais se ravisant :

Bah ! s'était-il dit, que risquent-ils ? Jean est un garçon très solide pour son âge ; et puis Lion les accompagne.

Et rassuré par cette pensée, il avait pris sa ligne, étendu le bras et jeté son hameçon dans l'eau.

Mais la silhouette massive du vieillard projetait sur le sable du fond une ombre suspecte inquiétant les poissons ; ils se tenaient prudemment à l'écart et le bouchon flottant ne remuait pas.

La pensée du vieillard se lassa bientôt de les poursuivre dans leurs mystérieuses retraites ; elle s'en détourna donc pour suivre d'abord sa pente habituelle, ou plutôt pour enfourcher son dada favori qui la conduisait au triple galop d'Aunapolis à Bucharest et de Gumpols-Kirchen à Xincheo, sans le moindre souci d'un raisonnable itinéraire. Cependant, ces voyages imaginaires, les seuls qu'il se fût jamais permis, demeuraient pour lui sans charme, ce jour-là : il lui semblait grelotter sur les bords de l'Obi et se caliner dans les solitudes du Sahara ; le sifflement des serpents le poursuivait au milieu des Pampas ; le rauquement du tigre l'accompagnait dans les jungles, et la flèche des sauvages le transperçait sur les plages inhospitalières.... Pourquoi donc n'était-il sensible, à ce moment qu'aux inconvénients des choses ?... Peu à peu, il revint de très loin ; sa pensée se rapprochant de plus en plus, se replia sur elle-même ; la poursuite de l'inconnu fit place aux réalités du souvenir et l'esprit du vieillard ne sortit plus du cercle étroit de sa propre existence.

Cette vieille maison d'où s'échappait près de là un mince filet de fumée, c'était celle de son père, de son grand-père et du père de celui-ci. Pas plus qu'eux il ne l'avait quittée ; elle était pleine pour lui de souvenirs familiers, et tout ce qu'elle enfermait prenait une voix pour lui parler de son âge mur, de sa jeunesse, de son enfance et de ceux qu'il avait aimés en ces différentes phases de sa vie.

Parmi eux se détachait une blanche figure de femme à la bouche dédaigneuse mais au regard fascinant. L'oncle Abel la revoyait à vingt ans, alors que son père colonel en retraite était venu enfouir sa gloire dans un castel voisin. Son arrivée dans le pays prenait les proportions d'un événement : on en parlait de Felletin à Aubusson, d'Aubusson à Guéret ; et le bal suivant de la Saint-Jean à Bourgneuf, fut ensoleillé par son apparition...

« C'est là que je la vis pour la première fois ! » soupirait le vieillard encore fasciné, à travers les années, par ce front royal et par cette taille incomparable dans sa robe blanche sans ornements. Cette première fois, il la trouva si imposante qu'il n'osa pas l'inviter à danser ; et bien des fois encore, ce fut de même ! et quand le bruit du ma-

riage de mademoiselle d'Arfeuil avec le baron d'Alium ou le chevalier de Crocq ou quelque autre hobereau, son danseur assidu, courait par la contrée, le pauvre oncle Abel sentait son cœur épris dévoré de jalousie !

Cependant un autre bruit plana de château en château à la mort du colonel : Il ne laissait que des dettes en héritage, disait-on ; son vieux manoir de la Terrade deviendrait la proie de ses créanciers ; et la fière Berthe resterait sans asile !

A cette nouvelle peu fondée toute fois, la timidité de l'oncle Abel tomba comme par enchantement. L'audace qui l'envahit tout à coup l'éclaira sur l'intensité de son amour. Il trouva d'éloquentes paroles pour le déclarer à Berthe, et il mit à ses pieds une fortune modeste mais solide, l'honorabilité d'un vieux nom, le cœur surtout, le cœur qu'elle seule faisait battre !

Ce cœur-là ne fut pas plus accepté que le nom et la fortune !... L'oncle Abel s'en souvenait trop...

Tout en fixant les yeux sur le bouchon flottant qu'il ne voyait pas, il recommençait cette heure poignante, et le cœur alors dédaigné saignait encore !...

Puis les souvenirs du vieillard poursuivant leur cours, il lui semblait entendre un joyeux carillon qui, pour lui cependant, n'était qu'un glas de mort... Berthe, comme une blanche vision, passait devant ses yeux, sous son voile de fiancée, à travers un nuage d'encens que dorait la lueur des cierges et deux mains se pressaient sous la bénédiction du prêtre.... Le castel de la Terrade s'emplissait de bruit et de mouvement... les échos d'une fête arrivaient jusqu'au pauvre dédaigné ; et toute espérance était morte pour lui !

Il avait alors bouclé sa malle et pris son passeport, car il en fallait encore dans ce temps-là pour voyager. Mais quand la voiture qui l'emportait eût tourné l'angle de la montagne et que l'horizon natal disparut à sa vue, quand il se dit surtout qu'il ne reverrait de longtemps, jamais peut-être ni la Terrade ni celle qui l'habitait, il éprouva un déchirement inexprimable et retourna vers la Chataigneraie.

L'oncle Abel, la ligne tendue et la tête dans sa main, retrouvait au fond de son vieux cœur les émotions de ce retour... il croyait rencontrer encore sa dédaigneuse idole à travers la lande rocheuse, les rênes de son cheval dans la main, la chevelure au vent, escortée de l'époux qu'elle s'était choisie... Elle avait semblé jeter un regard de compassion sur la pâleur d'Abel, sur sa désolation, et ce regard décidait de toute une vie : désormais le jeune homme se contenterait de cette aumône ; elle suffirait à son bonheur en se renouvelant peut-être ; et il ne renoncerait pas à cet unique épi que glanait sa misère...

Et les jours, les mois, les années avaient passé dans cette contemplation à distance, dans ce culte muet. Pour élargir un horizon sans espérances, le célibataire s'était mis à regarder au loin ; d'é-

tranges curiosités, un besoin d'espace, de mouvement, d'agitation, le saisissait malgré lui, car le vide de son existence l'oppressait. Alors, il bouclait de nouveau sa malle et... demeurait à la Chataigneraie où, pour se dédommager d'une réclusion volontaire, il laissait son imagination errer incessamment à la suite de tous les voyageurs illustres dont il compulsait les ouvrages.

Cette existence toute platonique et idéale, sans but sérieux, sans devoirs fixes, sans joies intimes, hâtait l'envahissement de la vieillesse chez l'oncle Abel. Une fleur printanière s'était épanouie pourtant sur le sol en friche de son existence, quand la Providence lui avait confié Sylvie à protéger; mais il était trop tard pour rajeunir, pensait-il, et Sylvie dans sa maison lui semblait une rose de Noël éclore dans la neige.

En songeant à elle, il la chercha du regard et dans un lointain fleuri il l'entrevit lançant sa balle de primevères à Jean qui l'attrapait au vol.

« Comme il ressemble à sa mère; » soupira l'oncle Abel avec admiration.

Jean était le plus jeune fils de Berthe, baronne de la Courtine depuis plus de vingt ans, et veuve presque aussitôt après la naissance de ce Benjamin.

Les enfants disparaissaient derrière les ramures et l'éclat charmant de leurs rires n'égayait plus le silence. L'oncle Abel secoua ses rêveries et se souvint qu'il tenait une ligne. Quelques poissons rassurés par la distraction du pêcheur s'étaient risqués à y mordre et plusieurs fois le bouchon de liège avait plongé dans l'eau sans qu'il y prît garde. Cependant une secousse de sa ligne l'ayant rappelé à elle, il la retira vivement, trop vivement même, car une belle truite, à peine accrochée, s'en détacha d'un bond pour retomber dans la rivière. « Il est dit que je ne prendrai rien aujourd'hui, » murmura le pêcheur.

Et, rejetant sa ligne, il se croisa les bras.

Ses yeux depuis longtemps fixés sur le miroitement des lames commençaient à se fatiguer; après quelques clignotements éblouis, ils se fermèrent peu à peu; la tête du savant s'inclina sur sa poitrine dans un balancement irrégulier, accidenté de brusques saccades et ces saccades renouvelées, déplaçant le chapeau qui rassurait Sylvie, cet utile objet glissa sur l'épaule du dormeur, puis de son épaule un peu plus bas et enfin dans l'eau où la chute de ce monstre inconnu dispersa dans un affreux désordre une bande de vairons qui s'en souvinrent longtemps.

Inconscient de cette catastrophe, le dormeur, tout en ronflant, s'était étendu le long du tronc couché dont la profonde cavité l'emboîtait comme un cercueil, et sur sa tête nue le soleil printanier dardait ses rayons dangereux.

Dormit-il bien longtemps cet imprudent sommeil? Il n'aurait su le dire, quand il en fut arraché par de nombreux coups de sifflet lancés à ses oreilles.

« Tiens, oncle Abel, en voici un pour toi ! criait

Sissi en lui tendant l'instrument sylvestre façonné à son intention. — Mais mon Dieu ! qu'est-ce que cela veut dire ? Te voilà rouge, rouge ! et tu n'as plus ton chapeau ! Voici le mien ; prends le vite et ne sois plus rouge. »

Le vieillard comprenait à peine ce que disait l'enfant ; il se mit péniblement sur pied, trébucha au premier pas et obliqua vers la gauche en voulant se diriger du côté opposé.

« Ce que c'est pourtant de s'endormir au soleil ! » fit-il en frottant ses yeux sur lesquels des nuages flottaient.

L'après-midi s'achevait dans une atmosphère embaumée; le soleil qui se couchait encore de bonne heure à cette époque de l'année, embrassait l'horizon où il descendait rapidement; le soir allait venir. Il était temps de rentrer.

« C'est bien dommage ! déclara Sylvie ; on s'amuse tant ici ! »

Elle n'en ouvrit pas moins la marche avec bonne humeur, en soufflant de toute son haleine dans le tube de saule.

« Ça t'aide à marcher, cette musique-là, n'est-ce pas, oncle Abel ? demandait-elle en se retournant. Allons, Jean, à toi. Je commence à me fatiguer, vois-tu. »

Jean, plus âgé que Sylvie, avait remarqué le trouble du célibataire; mais quand il le vit cheminer raffermi en apparence, il ne s'en inquiéta plus, et siffla joyeusement la retraite.

Lion seul se tint auprès du vieillard, s'arrêtant s'il ralentissait le pas, et fixant sur lui des regards presque humains tout chargés d'étonnements et d'interrogations. Quand son jeune maître s'engagea seul dans le chemin de la Terrade, il hésita à l'y suivre, s'attachant aux pas de l'oncle Abel, et Jean dut le rappeler plusieurs fois.

» Lion a l'air triste, ce soir, remarqua la petite fille; c'est peut-être le grand papillon tête-de-mort qui en est cause.

À plusieurs reprises dans la soirée elle revint au sphinx Atropos et le savant qui n'était pas superstitieux cependant, détournait chaque fois la conversation.

Il parla, d'ailleurs, très peu pendant le dîner et faillit s'endormir encore à table. Néanmoins il secoua sa torpeur pour présider au coucher de l'enfant; il la baisa au front avec une tendresse quasi maternelle, l'enveloppa de ses blancs rideaux, et puis, sur le point de la quitter, revint à elle, s'achemina de nouveau vers sa chambre et retourna près du petit lit, comme s'il ne pouvait détacher ses yeux et son cœur de la figure d'ange qu'il venait d'embrasser.

Enfin, faisant un effort sur lui-même et caressant d'un dernier baiser son enfant d'adoption :

« Dieu te bénisse, ma fille ! » dit-il à haute voix.

Ce fut la dernière parole de l'oncle Abel en ce monde. L'ange de la mort l'avait effleuré de son aile au chant des oiseaux, sous des flots de soleil;

il termina sa lugubre tâche dans l'ombre de la nuit ! Sylvie dormait en souriant pendant que l'apoplexie foudroyait son second père ; aucun pressentiment n'éveilla la fidèle Nanon ; mais Lion s'échappa de la Terrade, et des passants attardés l'entendirent hurler sous les fenêtres du vieillard.

..

Quelques semaines plus tard, les roses fleurissaient dans le jardin de l'oncle Abel ; mais personne ne songeait à les cueillir, et les herbes folles envahissaient librement les allées que ratissait naguère la main du maître ; les oiseaux favoris gazouillaient encore dans les cages suspendues aux fenêtres ; mais aucun joyeux visage n'apparaissait à ces fenêtres closes. Dans la cour plantée d'arbustes, peu de traces de pas se marquaient sur le sable et le silence régnait ininterrompu ; mais dans la maison la vieille cuisinière s'agitait avec maussaderie, rejetant sa mauvaise humeur sur une jeune voisine qui l'aidait maladroitement.

« C'est-il Dieu possible de se donner tout ce tintouin pour une étrangère, grommelait-elle, quand mon pauvre maître ne pensait pas seulement à faire laver les vitres ! ça n'est pas pour lui qu'il fallait recurer les casseroles et démolir les toiles d'araignées ! Il n'en cherchait pas si long, le cher homme ! il n'y regardait pas de si près ! »

Un bruit de verre cassé, accompagné d'un cri, coupa court à son monologue.

Catisson, en exerçant son activité contre une vitre crasseuse, l'avait traversée de son poing rougeaud :

« Ceci prouve les inconvénients de la propreté, n'est-il pas vrai Nanon ? »

— Tiens ! c'est vous, monsieur Jean ? Jene vous avais pas vu entrer. Que voulez-vous ! on est si tellement occupé à la Châtaigneraie depuis deux jours qu'il faudrait quatre bras et quatre-z-yeux pour y suffire.

— Ah ! dame ! maître Pousselin ne badine pas : il tient à prouver son zèle à sa cliente.

— Aux dépens d'autrui, n'est-ce pas ? Voyez-vous, monsieur Jean, j'ai tant lavé, tant frotté, tant brossé, tant épousseté, depuis quarante-huit heures, que l'estomac m'en tire ; je tousse comme notre vieux cheval. Et vous verrez qu'il ne sera pas encore satisfait, ce notaire de malheur !

Comme pour justifier la supposition de la vieille servante, maître Pousselin qui descendait de voiture devant la porte, donnait, dès le seuil, plusieurs preuves de mécontentement :

Comment ! des balais dans la cour, des baquets dans le vestibule, des brosses dans l'escalier ! mais cela n'en finit pas ! en vérité les écuries d'Augias furent mondées plus vite que cette maison.

« Augias toi-même, fit la vieille Nanon, mise

en défiance par cette incompréhensible comparaison.

— Le train de Paris sera à Aubusson dans deux heures, reprit le notaire ; je tiens à ménager mon cheval, je n'ai donc pas de temps à perdre. Où est la petite ?

— Mademoiselle n'est pas habillée », répondit Nanon, appuyant d'un air de dignité, sur le mot mademoiselle.

Le notaire haussa les épaules avec impatience.

« Vite, qu'on la débarbouille, et en route ! »

Nanon sortit avec une lenteur affectée ressemblant à une protestation.

Tandis qu'elle procédait sommairement à la toilette de Sissi, maître Pousselin entra dans le salon, où il trouva Jean feuilletant des brochures.

« Monsieur le baron de la Courtine, votre serviteur de tout mon cœur. Êtes-vous là depuis longtemps ? Pour moi, « je n'arrive que » dit le notaire, fidèle aux locutions du pays. Seriez-vous des nôtres, par hasard ? »

« Ce n'est point par hasard, Monsieur Pousselin, mais pour adoucir à Sissi, par la présence d'un ami, la petite épreuve qu'elle va subir. »

« Une épreuve, monsieur le baron, une épreuve ! Se rendre au-devant de Madame la Comtesse de Létang sa tante bien-aimée, vous appelez cela une épreuve ! »

D'abord, la comtesse dont il s'agit n'a droit à aucun titre ; ensuite, elle ne s'appelle pas de Létang, mais Delétang en un seul mot ; et puis, elle n'est pas la vraie tante de Sissi, mais seulement la veuve de son oncle ; enfin, elle ne peut pas être bien-aimée de ma petite amie, puisqu'elle ne lui a point donnée signe de vie jusqu'à ce jour.

Le notaire se mordit les lèvres.

Et c'est pour ces quatre raisons, reprit-il, que monsieur le baron donne le nom d'épreuve à...

Mon Dieu, mon cher notaire, pour me prodiguer ce titre, attendez que je sois en âge de le porter dignement, comme mon père l'a fait. Quant à l'épreuve en question, je maintiens le mot : Sissi, plongée dans ses regrets, voit avec peine une étrangère remplacer son oncle bien-aimé, dans sa propre maison où elle le cherche encore. D'après ce que vous lui en avez dit, cette étrangère, sa tutrice, dont la fille partage avec Sylvie la succession du vieil oncle, veut désormais apporter ici de complets changements ; elle n'y laissera d'ailleurs pas sa pupille, et se propose de l'emmener quand...

« Est-ce la chambrière, Nanon, qui peut faire l'éducation de cette personne, avec Catisson pour sous-maitresse, monsieur ? »

Jean baissa la tête et, d'un air dépit, martela de ses doigts un guéridon.

La porte s'ouvrit. Une forte odeur de pommade rance emplît le salon, et Sissi parut. Ses boucles blondes écrasées sous un pot de graisse se collaient lourdement à ses tempes ; sa robe noire taillée dans des prévisions de croissance par une

couturière du crû, lui tombait jusqu'aux talons et un petit châle reteint, découvert par Nanon dans le fond d'une armoire, l'étranglait, retenu à son cou par une grosse épingle.

« Mademoiselle est habillée ! fit Nanon, du ton d'un maître d'hôtel annonçant :

Madame est servie.

Pauvre petite Sissi ! le deuil a tant de majesté, l'enfance est tellement touchante, que nul, en vérité, n'eût osé sourire devant son invraisemblable accoutrement.

Jean la regardait avec stupeur. Elle répondit à ce regard en se cramponnant à lui :

« Tu viens, n'est-ce pas ?

Il répondit par un signe affirmatif.

« Partons ! fit laconiquement le notaire. »

La route fut mélancolique, en dépit des efforts de Jean, pour distraire sa petite amie. Elle ne rompait le silence que pour le questionner avec inquiétude :

« Jean, penses-tu qu'elle soit sévère ? qu'elle me fasse étudier des fables tristes ? qu'elle me serre dans un corset à baleines ?

« Jean, dira-t-elle comme Monsieur Pousselin, que les jolis oiseaux de l'oncle Abel font un fier vacarme ? »

« Jean, penses-tu qu'elle ressemble à madame Tapageaud, la femme de l'huissier, qui est si grosse dans son châle à ramages ; si noire et si rouge, sous son chapeau à fleurs, et qui bat ses servantes ?

« Jean, je sens que je l'aimerais bien, va, si elle était toute pareille à ta maman ! »

« Jean, m'aimera-t-elle ? »

Il semblait impossible au jeune garçon que l'on n'aimât point Sissi ; cette dernière question ne reçut donc pour toute réponse qu'un éloquent sourire.

MÉLANIE BOUROTTE.

(La suite au prochain numéro.)

LA VALLÉE

Ma petite vallée ! au soleil qui l'inonde,
Elle étale ses prés où mugissent les bœufs,
Ses champs où sous le vent flotte la moisson blonde
Et ses arbres touffus qui montent vers les cieux.

Sous le grand marronnier, des maisons du village
Le regard du passant voit s'égayer les murs,
Le pampre en verts festons y roule son feuillage,
Et l'abeille y bourdonne autour des raisins mûrs.

Que j'aime son ciel bleu, ses brises parfumées !
J'ai rêvé sur les bords de ses moindres ruisseaux.
Des parfums les plus purs ses fleurs sont embaumées,
Les concerts les plus doux sont ceux de ses oiseaux.

ACHILLE MILLIEN.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

GELÉE A L'ANISETTE ET AU KIRSCH.

350 grammes de sucre, 14 feuilles gélatine blanche, 1 litre d'eau ; ajoutez-y trois blancs d'œufs battus, fouettez le tout sur le feu jusqu'à ébullition. Lorsque l'eau bout, retirez-la du feu vif, laissez-la mijoter pendant une demi-heure, filtrez à travers un linge ; ajoutez trois petits verres anisette ou kirsch ; versez dans un moule que vous plongez dans l'eau très froide, et démoulez au bout de quelques heures.

FILET DE BŒUF, SAUCE CHEVREUIL.

Piquez finement un filet et faites-le cuire comme à l'ordinaire ; faites la sauce comme il suit : passez au beurre quelques tranches d'oignons, ajoutez-y un peu de jambon cru, vingt grains de poivre, un bouquet garni, des clous de girofles, deux échalottes hachées ; mouillez cette sauce avec du bouillon et du vinaigre, ajoutez-y le jus du rôti ; passez au tamis de soie et servez.

REVUE MUSICALE

Le Carnaval. — Les fêtes religieuses du printemps.
— Leur influence sur l'âme. — Musique profane :
La Courte échelle. — Séance annuelle dirigée par
M. A. Guillot de Saint-Bris.

Le carnaval perd de plus en plus son prestige. Ce mot, autrefois d'un magique effet sur un certain nombre, n'éveille plus aucune velléité de gaieté. Peut-être arrivera-t-on à lui rendre sa véritable signification. Et, d'ailleurs, est-il donc dit vraiment qu'on doive plus s'amuser à une époque qu'à une autre? Est-ce qu'il n'y a pas toute l'année les douces joies de la famille, les substantielles causeries autour du foyer, la musique qui charme les heures, les promenades l'été, la lecture l'hiver? Qu'entend-t-on par carnaval? Si nous interrogeons l'étymologie, nous voyons que nous avons fait de ce mot un étrange contre-sens.

Carnaval dérive du latin et vient de *carni*, à la chair, et *vale*, adieu : adieu à la chair. Ne trouve-t-on pas la locution piquante?

Pendant cette époque du carnaval, il est beaucoup de gens qui ne vivent que par les yeux, les oreilles et les jambes. Que leur reste-t-il de tout ce bruit, de tout ce mouvement? Le vide et la lassitude.

Combien est différente celle qui lui succède, par toutes les impressions grandes et profondes qu'elle laisse en nous! Les émouvantes solennités religieuses et musicales que nous apportent le sublime drame chrétien : le Vendredi-Saint, la Passion, les Rameaux et Pâques fleuries nous ouvrent le chemin du ciel, les horizons de la foi, de l'espérance, en même temps que ceux plus visibles du printemps.

Oui, l'âme humaine est faite pour s'élever, et Dieu lui a donné pour cela les ailes du christianisme, les charmes de l'art pur, les merveilles de la nature, la contemplation des cieux et des milliers de mondes qui nous y semblent suspendus.

Quelle est celle de nous qui n'a rêvé en contemplant les étoiles! Radieuses constellations qui gravitez lentement dans le firmament; lueurs mystérieuses qui courez dans les horizons infinis, vous ressemblez à des regards étranges, penchés vers la terre! Qui nous racontera vos destinées, étoiles capricieuses! Qui nous apprendra ce poème immense de votre immortalité! D'où venez-vous, et vers quels cieux remontez-vous?

Êtes-vous les âmes des êtres aimés que nous avons perdus? Êtes-vous le tapis splendide foulé par les pieds des anges? Êtes-vous le magnifique voile de notre prosaïque globe? Quand vous vous mirez le soir dans les nappes bleuâtres de nos lacs, vous demandez-vous si vous avez ici des sœurs lumineuses aussi, et parfois n'êtes-vous pas tentées de les rejoindre?

Mais, chères lectrices, par quelle poétique transition pouvons-nous vous ramener au terrestre compte rendu des œuvres musicales et lyriques, que nous voulons vous signaler? Voici le mois de mai, le mois de Marie, qui est aussi celui de toutes les jeunes filles et qui vient tout exprès pour me tirer d'embarras. Je n'ai donc plus qu'à vous engager à vous rendre le plus souvent possible, le soir, sous les voûtes sacrées des temples catholiques où vous entendrez, unie à la parole évangélique, la voix majestueuse de l'orgue, qui est la plus haute manifestation de l'art musical ici-bas.

C'est par la *Courte Echelle*, de M. Edmond Membrée, que nous conduirons nos lectrices dans le domaine de la musique profane.

Comme nous l'avons dit déjà, le mois dernier, nous trouvons que ce ne sont pas là des libretti qui conviennent à notre première scène d'opéra-comique, et il est à regretter que M. Membrée, qui a plutôt la muse dramatique, la fibre large, le style sérieux, ait dépensé une aussi forte somme d'inspiration et de talent sur un scénario qui ne lui offrait pas de situations musicales assez complètes. Dans le texte de M. de la Rounat, il n'y a guère que l'étoffe d'une opérette ou d'une comédie; c'est ce qui explique pourquoi, malgré l'élévation du style, malgré une orchestration des plus remarquables, le trop grand développement donné à certains morceaux de la partition, eu égard au libretto, a nui à l'effet que l'auteur pouvait en attendre.

Nous ne citerons pas tous les morceaux de ces trois actes si copieux et véritablement écrits de main de maître : la tâche serait longue, car on en compte dix-huit! Mais nous dirons quels sont ceux que le goût du public de Favart semble avoir désignés.

En première ligne, plaçons une ravissante sérénade d'une exquise distinction, puis une romance pleine de sentiment, un duo du second

acte, une *chanson de table*, et plusieurs *duos bouffes* d'un comique trop accentué peut-être pour que le musicien ait pu tout à fait isoler son talent de son lyrisme naturel.

C'est surtout dans les chœurs que l'on sent l'artiste véritablement à sa place et se livrant tout entier à ses savantes combinaisons : aussi sont-ils complètement réussis !

Il nous reste à parler à nos lectrices de la séance annuelle, avec orchestre, donnée salle Herz, par la *Société chorale d'amateurs*, sous l'habile direction de son président-fondateur : M. Antonin Guillot de Sainbris.

On y a entendu trois œuvres de mérite, composées expressément pour la Société par des auteurs dont nous avons eu récemment l'occasion d'enregistrer les succès.

La première de ces partitions, qui a été interprétée, a pour titre : *Asléga*, drame lyrique en trois parties, d'après une légende scandinave. La musique de M. Th. Gouvy a fait ressortir les qualités sérieuses de ce compositeur éminemment symphoniste. Beaucoup de verve, d'originalité ; une orchestration riche, souvent pittoresque et une grande poésie dans le sentiment. Avec cela, nous ne doutons pas de voir arriver prochainement M. Th. Gouvy aux succès de la rampe.

La seconde partie de cette intéressante séance a commencé par une scène lyrique empruntée à l'antique mythologie : *l'Enlèvement de Proserpine*, versifiée par le sympathique poète, M. Paul Collin — qui fait de véritables vers —

et dont la musique est due à la plume habile de M. Th. Dubois, musique charmante qui vous transporte dans ce monde raconté par Ovide et qui prouve combien de talent recèle une sous-plesse aussi grande, un tact aussi juste des situations.

La scène de *Balthazar*, poème de M. Guinaud, mis en musique par M. A. Guilmant, a consacré une fois de plus le succès incontestable obtenu par ce jeune maître dans son œuvre symphonique applaudie au Trocadéro, comme dans ses compositions de musique d'orgue.

Cette belle scène renferme un chœur, n° 1, plein de verve, d'une couleur asiatique qui a charmé le public. L'air de *Balthazar* est d'une allure franchement guerrière ; la *Tempête*, amenant le *Mane*, *Thecel*, *Pharès*, est une page de maître qui révèle une véritable science de l'orchestration et renferme des effets d'harmonie imitative des plus heureux.

L'entrée des *Mèdes*, avec son caractère sauvage, rend admirablement l'ivresse des farouches vainqueurs.

Il faut féliciter tous ces vaillants artistes compositeurs et exécutants, en même temps que l'éminent directeur de cette Société chorale pour les brillants résultats de leur œuvre commune.

Nous recommandons le nouveau recueil de *Motets religieux*, composé par M. A. Guillot de Sainbris, l'auteur de l'*Eucharistie*.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Ce matin, ma Jeannette, le feu ne flambe pas dans ma cheminée ; mais le soleil frappe à mes vitres, qu'il fait scintiller. Je m'empresse de lui ouvrir mes fenêtres, et je salue sa joyeuse invasion. Il se mire dans les glaces, il anime les tableaux, il caresse les tentures, et il entoure d'une auréole souriante la tête blonde de ma fille encore endormie sous ses rideaux de mous-seline.

Mais, en même temps que les rayons, les parfums m'enveloppent ; ils montent du jardin silencieux où s'épanouissent les lilas, les giroflées, les narcisses, les jacinthes, ces bonnes chères

fleurs d'autrefois, passées de mode aujourd'hui, comme si la mode avait quelque chose à voir dans l'œuvre du bon Dieu ! Je me penche pour aspirer cet encens, et, parmi les ramures, j'entrevois la silhouette massive de mon Pierre, le sécateur à la main, les poches bourrées de cornets de semences et la mine aussi fière dans son empire fleuri qu'un triomphateur romain dominant du regard ses légions victorieuses. Victorieux de la pluie, du gel, du dégel, de l'hiver enfin, sont en effet ces arbustes qui se réveillent après un sommeil de plusieurs mois, ces arbrisseaux dont la pousse nouvelle porte plus haut le

front, ces grands arbres qui ont échappé comme par miracle à ce terrible ouragan du 20 février, qui a ruiné tant de vergers, tant de châtaigneraies et tant de bosquets ! Les voilà frissonnant d'aise aux caresses de la brise matinale, sous leur verte parure, embellis par chaque année qui s'ajoute à leur âge, tout au rebours de l'espèce humaine pour la beauté de laquelle « le temps n'est pas un profit, » comme on dit chez nous. Ils ont impunément subi les rigueurs de la saison mauvaise ; mais qui d'entre nous pourrait se vanter du même avantage ? Durant les mois que nous laissons en arrière, quelles averses de tisanes, quelles grêles de pilules ! quelles avalanches de cataplasmes et d'emplâtres ! quels tonnerres d'éternuements et de toux ! horreur ! Arrière maintenant tout cela : salut aux jeunes verdure, aux fraîches fleurs, aux doux parfums, au gai soleil de mai, enfin ! de mai, ce mois du renouveau chanté par les poètes de tous les temps. Les poètes d'aujourd'hui, cependant, lui dédient moins d'odes et d'odelettes... A qui la faute ?

Aux poètes ? Eh ! non vraiment ; mais à mai, à mai lui-même, qui s'est mis depuis quelque vingt-cinq ans à se hérissier de caprices comme une femme nerveuse, et qui emprunte des broilards, des pluies, des gelées à ses frères les plus renfrognés. Espérons qu'il reprendra cette année ses allures d'autrefois, et que nous pourrons, depuis sa première aurore jusqu'à son dernier soleil, chanter, comme nos grand'mères, ses sourires et ses grâces.

Il les doit bien au culte de Marie qui va toujours grandissant, à la fête de l'Ascension et aux trois jours de Rogations qui la précèdent.

En province, le silence plane encore sur nos villes et sur nos villages quand la procession franchit le seuil de l'église. A chaque pas, elle se grossit des fidèles isolés qui l'attendent au passage ; tout le long des faubourgs, les portes s'ouvrent et les ménagères qui ne peuvent quitter leurs pauvres logis s'agenouillent sur le seuil ; aux fenêtres, de petits enfants, les yeux encore gros de sommeil et la chevelure emmêlée, se penchent pour voir ; et les pittoresques détails des humbles intérieurs se révèlent à demi, ponctués par le soleil levant. Voici enfin la double ligne des pieux promeneurs en pleine campagne ! On ira loin, car le territoire de la paroisse est étendu : les plus jeunes enfants des écoles, tout fiers de s'être levés matin, ne se plaignent point de la fatigue ; et les vieillards sentent leurs forces renaître en parcourant les sentiers familiers à leur jeune âge... Entre des haies fleuries, le pieux cortège traverse les prairies humides où bondissent les agneaux parmi les grands bœufs immobiles dont l'œil étonné contemple cette foule inconnue ; plus loin, les champs de blé onduleux, les vergers fleurissent, les vignes bourgeonnent ; partout, le travail de l'homme a porté ses fruits ; partout l'espoir de la récolte répond à son effort.

Mais ceux qui ont creusé les rigoles de la prairie, semé le grain des sillons et taillé la vigne savent bien que Dieu seul assure la récolte ; et, tête nue, les laboureurs aux épaules voûtées, les vigneron aux mains calleuses, suivent aussi la croix et mêlent de graves *ora pro nobis* aux voix claires des enfants de chœur.

Parfois, des pluies récentes ont changé les chemins en torrents ; parfois même les nuages versent leurs dernières larmes sur la procession. Qu'importe ! Elle marche toujours ; et des incidents, qui seraient grotesques en se produisant ailleurs, se succèdent dans leur naïveté, sans éveiller d'autres sourires que ceux des espions écoliers. On salue en passant les croix des chemins enguirlandées de lierre ou revêtues de mousse ; et quand le but est atteint, quand le son de la clochette bénie fait ployer tous les genoux et courber tous les fronts, c'est un spectacle touchant que celui de cette foule prosternée sur laquelle le prêtre, les mains étendues, appelle les grâces d'en haut...

Il y aura neuf ans dans quelques jours, nous atteignons ainsi le but du pèlerinage annuel ; c'était une vaste lande, au sommet d'une colline ; une croix de pierre, vieille de plusieurs siècles, la dominait, et les troupeaux de la commune s'y ébattaient sous la garde des chiens aux longs poils et des bergères en capes de drogaet, tandis que l'école des tambours du régiment s'y livrait à ses bruyantes études. Les chiens noirs, attirés par l'inconnu, détachaient leurs profils sur la crête dénudée, et les brebis, curieuses, se pressaient autour de nous comme si les animaux, ces intermédiaires entre la plante et l'homme, eussent réclamé aussi leur part de bénédictions. Tout à coup, au son grêle de la clochette se mêla, sonore, un bruit inattendu : les tambours battaient aux champs. Je n'oublierai jamais l'effet de cette puissante note militaire dans la grande symphonie chrétienne et champêtre de ce moment. Quelques mois plus tard, ceux qui avaient rendu cet expressif hommage au dieu des armées et des moissons faisaient retentir les champs de mort du son des mêmes tambours... Ils battaient des charges héroïques et de poignantes chamades... Plus d'un, certainement, n'a pas achevé la batterie commencée ; mais, pour ces morts glorieux, l'espérance est facile, car ils étaient chrétiens.

Pendant que j'épanche avec toi mes impressions et mes souvenirs, l'heure s'écoule, ma chérie, et je perds de vue le programme assez chargé de ma journée. Un billet de madame R... me le rappelle à temps. Elle doit venir passer l'après-midi chez moi, ainsi que plusieurs de nos amies très désireuses d'étudier l'appendice au Manuel de travaux que tu m'as envoyé. L'administration du journal n'a jamais été mieux inspirée que pour cette nouvelle publication : ma cousine Berthe en a déjà tiré le crochet-étoile pour une fanchon, deux cravates et un paletot

d'enfant. Sa sœur, la coquette Anaïs, prétend, grâce à lui, devenir de première force dans l'art des dentelles-renaissance qui lui font des garnitures de robes si élégantes et si solides et des parures du meilleur goût. Elle ne rêve plus que point mat avec ou sans jours, côtelé ou non, avec ou sans entre-deux, point barré simple ou double, point allongé, point grillage, point écaille, point droit, point muguet, galeries, étoiles, paillettes, fleurettes, ombres, festons, etc. La passementerie, avec ses houppes et ses glands, attire ma voisine Laure; et le Macramé est plein de séductions pour la femme du sous-préfet. Quant à moi, je passe un peu plus vite à travers tous ces jolis ouvrages pour arriver aux fleurs de papier.

« Ce n'est guère le moment de s'en occuper, dira-t-on, puisque voici le règne des fleurs vivantes. »

Vous qui parlez ainsi, oubliez-vous donc qu'il est des chapelles à garnir et des autels à parer ?

Merci, ma Jeanne, de me donner les moyens de le faire à peu de frais. Partage ce remerciement avec les collaboratrices, et envoie-nous vite un ballot d'exemplaires de votre appendice, afin que chacune de nous possède le sien.

Ton amie, FLORENCE.

P. S. — Aie soin d'y joindre des exemplaires de votre sixième édition complète, pour celles d'entre nous qui n'auraient pas les éditions précédentes.

MOSAÏQUE

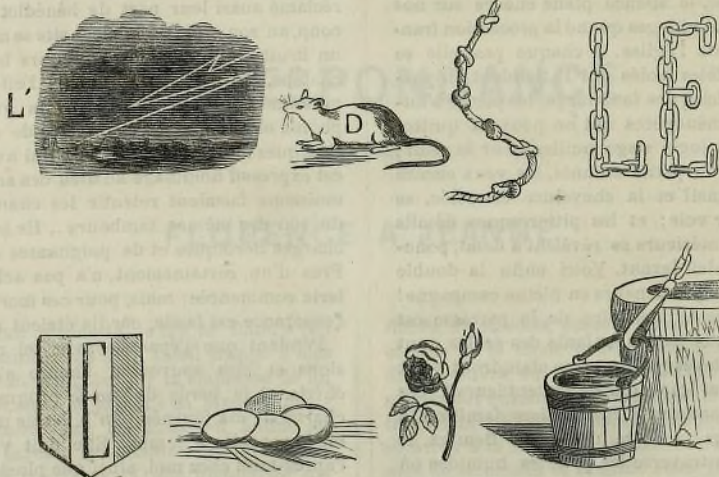
LA BATAILLE

Des hommes qui sont morts dans ce combat fâ-
[meux,
Beaucoup ne savaient pas ce que l'on voulait
[d'eux :
Leur cœur était exempt de haines.

Dans l'un et l'autre camp, peu leur ont survécu ;
Mais chacun loua Dieu, pensant avoir vaincu,
Chacun vanta ses capitaines !
Sur la cause et le but de cette œuvre de mort
Plusieurs ont disputé, sans se mettre d'accord...
O gloire ! ô misères humaines !

L. de Vauzelles.

RÉBUS



Explication du Rébus d'Avril : Qui sème l'injustice récoltera l'aversion.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY